

PIERRE SAUZEAU

# LE POULPE DE POUZZOLES

Les Mystères  
de la Campanie heureuse

LA VIE DES CLASSIQUES

---



Pierre SAUZEAU

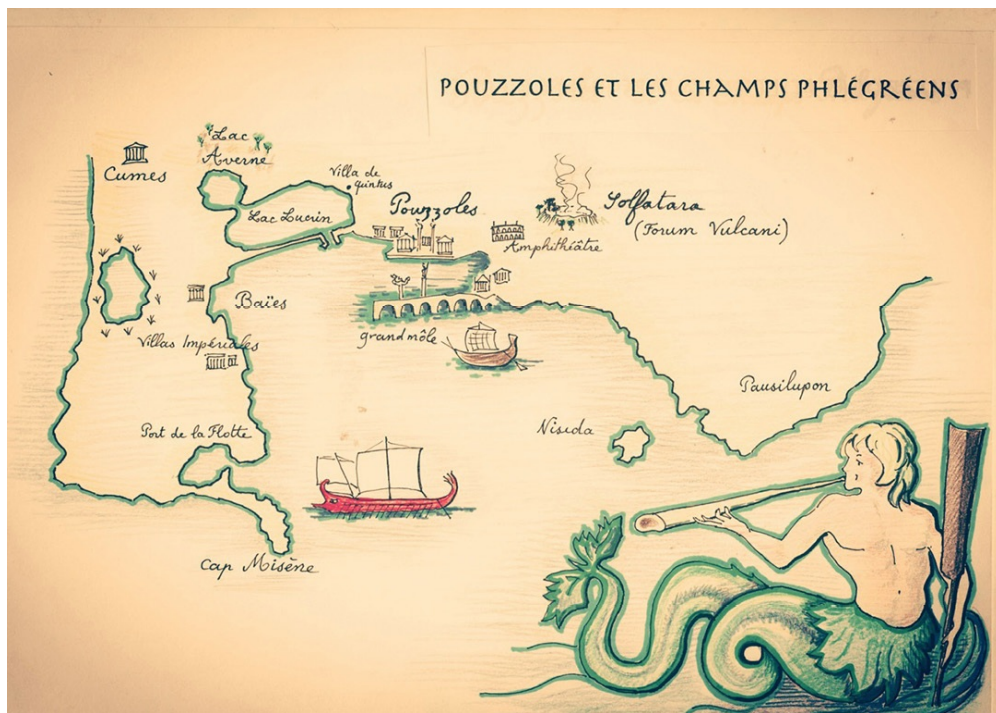
# Le Poulpe de Pouzzoles

Les Mystères de la Campanie heureuse

VIE DES CLASSIQUES

*Couverture :  
dessin original de l'auteur*

Retrouvez-nous sur [www.laviedesclassiques.com](http://www.laviedesclassiques.com)  
premier portail dédié à l'Antiquité et à l'Humanisme  
© Les Belles Lettres/La Vie des Classiques 2018



## Chapitre premier

### Beaucoup de paroles et quelques (mauvais) souvenirs

J' avais vingt ans depuis sept mois : une nouvelle vie m'attendait. Il me fallait rejoindre près de Pouzzoles la villa de mon futur employeur ; il avait eu l'élégance de m'offrir, pour m'éviter une route et un souterrain encombrés et pénibles, une petite traversée qui aurait pu passer pour une longue promenade.

Malgré la saison encore printanière, le temps était beau et chaud ; pas de vent, la mer transparente comme aux plus beaux jours. Le passeur ramait régulièrement, sans s'arrêter un instant de parler. Le brave garçon avait du souffle et des bras d'athlète ; il ramait et manœuvrait fort bien, mais il ne s'en satisfaisait point : il se prenait pour un guide conférencier très érudit, lui qui, je le crains, ne savait ni lire ni écrire. Il se gargarisait des noms de Virgile, dont on vénérât non loin le tombeau, d'Horace, de tel consul, de tel monument. « C'est ici que l'affreux Veditius Pollio nourrissait ses murènes avec les esclaves qui cassaient de la vaisselle ; même que l'empereur Auguste lui a cassé tout ce qui restait pour le narguer ; et voici la merveilleuse villa *Pausilupon*, ça veut dire en grec où cessent les chagrins ». Dans sa bouche, l'Art, l'Histoire et la Poésie se réduisaient à des anecdotes amusantes, absurdes ou cruelles.

À vrai dire, je connaissais ces histoires mieux que lui, mais j'avais choisi de ne point l'interrompre pour pouvoir librement réfléchir et rêver. Il est si facile d'opiner, de lever les sourcils d'un air intéressé, tout en regardant, sous la vague, glisser et se défaire les tresses compliquées des Néréides ; de fermer les yeux pour songer à son destin, la main à demi plongée dans l'éblouissante fraîcheur de l'écume.

Je songeais justement qu'au fond de cette baie fameuse, que mes ancêtres Grecs appelaient le Grand Vase, le « Cratère », s'étaient jouées deux événements pour moi décisifs. Le destin d'un individu dépend des étoiles et des dieux pour une part, des autres hommes et de lui-même pour une autre part. La part que je dois aux dieux me paraît plutôt curieuse. Jugez plutôt.

Ils m'ont fait naître dans cette « Campanie heureuse », dans la cité grecque de Naples plus précisément, un beau jour de cette année sinistre où quatre empereurs se sont emparés du pouvoir, au gré des légions de Germanie ou de Syrie. L'Empire était devenu un monstre fou, un « Cyclope aveugle ». Finalement son sort a souvent été tranché à Rome ou dans une forêt des confins, par le caprice des Prétoriens ou de légionnaires réclamant une augmentation. Néron, en fuite dans la banlieue de la Ville, se donne lamentablement la mort ; le vieux Galba est bien vite égorgé par les troupes d'Othon, qui vaincu à son tour, se suicide noblement ; Vitellius, qui ne pensait qu'à se goinfrer, finit dépecé par la foule au pied du Capitole ; et Vespasien, enfin, rétablit un pouvoir fort, stable et solide, celui des Flaviens, qu'ont continué ses fils Titus et Domitien – Domitien, le César dont il sera question dans cette histoire...

Cela dit, ma naissance n'est, que je sache, comptée ni parmi les catastrophes de cette année-là, ni parmi les signes favorables.

Dix ans plus tard les dieux m'imposèrent ma première grande épreuve, et ce fut une épreuve vraiment inouïe, où disparut, avec des populations entières, la famille de ma mère, qui exploitait une grande ferme près d'Herculanum. Quiconque a vécu cela ne peut l'oublier, et le revit sans le vouloir, surtout le soir et la nuit. Souvent, au moment de fermer les yeux, je crois sentir, je sens véritablement le sol vibrer et gronder, secoué par le dos des Géants ; je vois le ciel, obscurci par un

orage surnaturel, s'emplir d'un pin jailli en un moment des entrailles de la Terre, ou des Enfers, pour menacer le ciel.

Le Vésuve, c'était la montagne de mon enfance. En automne, je foulais le raisin en riant avec les esclaves, tous nus, dans les grandes cuves. J'allais, au jardin de mon grand-père, disputer aux merles les raisins tardifs, à la douceur incomparable – le Vésuve avait soudain explosé. Les gens, d'abord sidérés, s'étaient bientôt mis à hurler, à se déchirer les joues, à prier, à courir en tous sens sous une pluie de cendres brûlantes, criant que c'était la fin du soleil, du monde et des dieux.

Demandez aux survivants ce qu'ils faisaient ce jour-là, quand tout a commencé : chacun s'en souvient précisément. Moi, au matin, comme c'était encore le temps des vacances, je jouais au bord de la mer à chasser les crabes ; mon esclave pédagogue, un bon géant placide, sommeillait comme à son habitude ; il réagit soudain, comme le ciel noircissait d'un orage monstrueux. La mer, changeant de couleur, se mettait à s'enfler en grondant ; sans un mot d'explication il me prit sous le bras comme un petit chien et courut jusqu'à notre demeure en bousculant les gens que la terreur figeait au milieu de la rue. Je lui dois la vie, sans doute, et mes parents l'ont plus tard affranchi.

Nous sommes tous restés deux jours réfugiés dans le cellier, serrés les uns contre les autres, sans pouvoir nous parler, sans manger. Le sol vibrait et bougeait sans arrêt, avec des grincements terrifiants. Une odeur de soufre s'insinuait partout, on respirait avec difficulté. Dans l'obscurité presque totale couraient des éclairs sinistres. Des femmes poussaient des hululements. Puis plus rien, de longs silences de mort, comme si le monde s'était éteint.

Une image, un cri horrible ont marqué mon esprit d'enfant : dans la lumière glauque du matin, un vieil homme hirsute, la tête couverte de cendres, passa tout d'un coup la tête par le soupirail, en braillant quelque chose que personne sur le moment n'a compris. Mais ce cri épouvantable est resté gravé dans un repli profond de ma mémoire. Il devait jouer son rôle dans l'histoire que je raconte à présent.

Naples, notre ville bien aimée, fut abîmée, les fontaines taries, les égouts rompus, des toits effondrés ; des maisons ont pris feu ; bien des habitants sont devenus fous irrémédiablement ; j'ai su plus tard que les cendres du Vésuve avaient couvert les champs jusqu'en Égypte.

Mais enfin Naples, ma cité, échappa à la destruction, comme Pouzzoles, Baïes et Misène ; au contraire, comme vous le savez, toute la région d'Herculanum à Stabies fut effacée de la surface de la Terre par la colère des dieux, et ma mère perdit alors ses parents, sauf une sœur qui vivait avec nous. Tous, le grand-père, sa vieille épouse toute maigre, mes oncles qui m'emmenaient à la chasse au sanglier, et mes cousines, y compris la plus jeune, la petite peste que j'aimais bien tout de même – tous, ils reposent sans sépultures, écrasés sous cinq ou dix perches de terre ou de roche. Quelle âme pieuse pourra jamais rendre les honneurs funèbres à leurs restes brûlés ? Comment pourrait-on, hélas, sans une atroce ironie, adresser à ces malheureux ensevelis le souhait traditionnel :

Que la terre te soit légère...

Comme elle doit leur être lourde, la terre ! Des survivants ont fouillé pour retrouver leur trésor caché dans une marmite ; mais personne ne creusera jamais assez profond pour retrouver les traces menues de mes pauvres petites cousines, qui n'avaient guère pesé sur le sol. Depuis lors, cette terre, ma terre natale, la terre de mes pères, est partagée entre la menace horrible de la fin du monde, et, dans un éblouissement de lumière, la beauté, le luxe et le plaisir. Entre les deux, la vie, ma vie. On vit autrement quand on a compris qu'en quelques heures tout ce qu'on aime peut être enseveli à jamais.

Cela faisait dix ans et quelques mois. Mon enfance s'est arrêtée ce jour-là. J'ai consacré ces dix années à travailler, pour apprendre. C'était comme si la mort courait derrière moi, furieuse de m'avoir manqué le jour où je chassais les petits crabes verts.

J'ai voyagé jusqu'à Athènes et Pergame, étudié à Rhodes, à Cos, aussi à Cnide pour me perfectionner. J'apprenais sans difficultés, sans fatigue, grâce à une mémoire rapide, fidèle et précise qui m'épargne de prendre des notes, et à une insatiable curiosité. Peu de jeunes gens, je crois, ont acquis à vingt ans autant de connaissances dans le domaine des lettres, de la grammaire, de la rhétorique, de la philosophie, de l'histoire et de la médecine... Ceci en grec – le grec est la langue des vrais citoyens de Naples, et de tous les Romains cultivés – mais j'ai aussi beaucoup lu le latin. Homère et Virgile par cœur, sur le bout des doigts ; Hérodote, Thucydide et Platon, les traités d'Hippocrate, Horace et Salluste... et même des auteurs lointains ;

comme ces récits sacrés que les Juifs ont rassemblés, et que peu de gens ont lus, à part les Juifs eux-mêmes ; peu d'Hellènes en tout cas, bien que le roi Ptolémée les ait fait traduire en grec pour les Juifs d'Alexandrie ; encore moins de Romains – ceux qui s'intéressent aux religions de là-bas ne lisent pas forcément grand-chose des écrits anciens.

Ces lectures plutôt excentriques allaient bientôt se révéler de quelque utilité ; mais, à l'époque où je les ai découverts, les mythes juifs que racontent leurs livres sacrés ne m'ont pas vraiment intéressé et je me suis contenté de les parcourir. La langue de Platon et d'Isocrate y est, à mon avis, plutôt massacrée.

\*

\* \*

Pendant ces années, mes parents vieillissaient, bien sûr. Ils s'étaient presque ruinés pour financer mes études et mes lointains voyages. Il ne leur restait que cinq esclaves qui n'étaient plus dans la fleur de l'âge, et ma plus jeune sœur à marier. Malgré les indemnités distribuées après la catastrophe par l'empereur Titus, en vérité tout avait été perdu du côté de la famille de ma mère, que le Vésuve avait ensevelie. Désormais, il était grand temps que je gagne de quoi vivre. Certes, dans l'Empire des Césars, ni la science ni les belles lettres ne sont le moyen le plus sûr pour s'enrichir. J'aurais dû, sans doute, me tourner vers la carrière d'avocat, ou vers celle de médecin, qui nourrissent beaucoup mieux que les Muses. Mais c'est mon caractère : je n'ai que faire de l'argent.

Un bon patron, qui semblait fort pressé, venait donc d'être trouvé à Pouzzoles. Il me confierait ses livres, me nourrirait et m'entretiendrait avec un bon salaire, en échange de leçons aux jeunes de sa maison et du voisinage, et d'un travail de bibliothécaire et de secrétaire ; et je réciterais des poèmes aux repas du soir. Sa réputation était fort bonne, point d'hésitation. Du reste, le métier d'enseignant est celui où l'on apprend le plus. Et puis, plus de dix ans après la catastrophe, il fallait bien qu'il m'arrive quelque chose. Je connaissais la colère des dieux. Il me restait à mesurer l'immensité de la méchanceté humaine, et à découvrir qu'il existe une intelligence qui se passe des livres.



## Chapitre II

### Où l'on fait les présentations

**L**e brave marin ramait, et discourait sans jamais s'essouffler ; on était passé devant la petite île déserte de Nisida. « Les humains y sont rares, mais les lapins y pullulent. » Information précieuse qui manquait à ma formation intellectuelle ! Puis nous avons admiré les piles monumentales de la jetée de Pouzzoles, que décorent des arcs de triomphe et de grandes statues de l'Isis de Pharos, de Tritons, et d'autres divinités marines ; nous avons coupé la route des vingt navires de charge qui à tous moments entrent ou sortent du port.

Le conteur inépuisable évoquait cette fois l'antiquité de *Dikaiarcheia*, la *Cité de la souveraineté juste*, l'ancêtre grecque de Pouzzoles ; il ne manqua pas de narrer l'histoire pathétique du garçon aimé par un dauphin, noble animal qui, privé de ses amours, se laissa mourir sur la plage à côté de la ville ; et l'infatigable n'oublia surtout pas la chaussée que, naguère, l'empereur fou, Gaius Caligula, avait jetée en travers de la baie pour circuler en char à la surface de la mer, de Baïes à Pouzzoles : « Un mouvement de foule avait jeté à l'eau des centaines de gens, et mon père, tout jeune encore, avait failli s'y noyer ! »

Je songeais qu'avec un peu de chance l'imprudent se serait bel et bien noyé avant de procréer mon bavard, mais les étoiles n'étaient pas ainsi configurées.

Nous étions entre les grandes digues construites jadis à l'entrée du lac Lucrin pour en faire le Portus Julius, en système avec le lac Avere. Cette fois, l'obstiné discoureur racontait l'histoire fameuse du poulpe géant de Pouzzoles, qui s'était glissé par les égouts jusqu'à l'intérieur de la ville pour piller les dépôts de poisson ; il voulut enfin me mettre au courant de crimes affreux dont on parlait dans la région, mais déjà je n'entendais plus du tout, car nous approchions du but, la villa de Quintus Valérius Prudens ; celle-ci, proche de la célèbre villa de Cicéron, s'élève sur la pente d'une hauteur qui domine le lac Lucrin.

Sur le petit quai, personne pour m'accueillir. Un esclave, de l'eau jusqu'aux genoux, nettoyait les viviers. Une langouste dans une main, il me montra de l'autre un grand escalier ; d'en haut, une jeune fille me faisait signe de la rejoindre, et envoyait quelqu'un pour monter mon modeste bagage.

Parmi toutes les villas que j'ai pu connaître autour de cette baie où elles sont si nombreuses et si belles, celle-ci n'était sans doute pas la plus luxueuse, mais elle me parut des plus élégantes, en harmonie avec le site. En haut de l'escalier, une treille ombrageait un portique léger, devant une grotte naturelle qu'on avait aménagée pour les repas des soirs d'été.

Gentiment, la jeune fille me prit par la main et me fit asseoir sur le banc de marbre d'un petit exèdre. De là, on pouvait contempler le lac Lucrin, la mer, les villas impériales de Baïes, et apercevoir sur la gauche, au loin, dans la brume de l'été, la silhouette étrange de Caprée, émergeant à la lumière comme l'échine d'un monstre marin.

La charmante me parlait ; elle m'avait plu dès le premier regard et, si vous tenez à le savoir, moins jeune elle me plaît encore, et chaque jour davantage. Son visage s'orne de ces petites taches rousses qui donnent un air d'enfance, et il semble dessiné pour sourire. Non seulement jolie, mais aussi l'air vif et intelligent, elle était coiffée et vêtue avec la simple élégance qui caractérisait cette villa et ses habitants. Elle me paraissait fraîche comme l'eau de la source captée au fond de la grotte et qui chantait près de nous. Elle s'appelait Phôtis et je lui fis compliment de son nom qui porte en lui la lumière – que ce soit celle de la petite lampe chère aux amants, ou celle, plus mystérieuse, qui leur fait croire au bonheur.

Elle m'expliqua, sur un ton grave et d'un air soucieux qui ne lui semblaient pas naturels, que le maître était absent jusqu'au soir, qu'il devait rencontrer le préfet de la Flotte à Misène ; actuellement ils vivaient tous dans une grande angoisse dont elle ne devait point me parler pour l'instant : le maître s'en chargerait à son retour.

Son charme me faisait oublier le sens de ses paroles, et j'avais plaisir à continuer la conversation, surtout pour entendre le son de sa voix et regarder la danse légère de ses lèvres et du bout de son nez.

Je lui demande quel est son rôle dans la villa. Elle a été la demoiselle de compagnie de la défunte maîtresse de maison, qui l'a affranchie par testament – de façon irrégulière, certainement, puisqu'elle est loin d'avoir trente ans ! À son décès, la jeune fille est restée dans cette famille et le maître lui a confié, malgré son jeune âge, la responsabilité d'organiser la vie domestique, avec l'aide d'un intendant.

« Dois-tu t'occuper des coups de fouet ?

— Oh non, c'est le maître qui décide. Il n'y en a pas souvent ; le maître sait commander : il n'a pas besoin de punir. Mais pour les visiteurs indiscrets, je pourrais peut-être m'en occuper...

Je ris volontiers de sa réplique, et lui demande ensuite si elle aime son maître ; et puis si lui, il l'aime bien.

Oh oui, il est bon pour ses serviteurs. »

Mon air ironique la fait rougir et la force à préciser : « Depuis la mort de son épouse, il y a trois ans, le maître, je crois, n'a plus touché une femme. » Je me récrie, et cite, au dernier chant de l'*Illiade*, les paroles de Thétis consolant son fils Achille : « C'est pourtant une bonne chose que de s'unir d'amour à une femme... » Je suggère que peut-être il se conforme à l'avis de ces médecins rabat-joie qui conseillent en toute occasion l'abstinence la plus sévère.

Elle prend un air malicieux : « Mais non. Il entend rester fidèle à son épouse bien-aimée. Cela dit, ne te tracasse pas pour lui : notre maître chérit les délices de son cœur, l'adorable Septentrion. Il s'agit, m'explique-t-elle, d'un jeune esclave, que le général a ramené de son avant-dernière campagne, en Germanie ». J'ai su plus tard que c'était en fait en Bretagne, pendant les campagnes d'Agricola, mais elle ne connaît pas bien la différence. « Septentrion était alors un tout petit garçon de trois ou quatre ans. Il l'a trouvé près d'un village que ses troupes venaient d'incendier. Il l'a élevé comme son fils et maintenant

il l'aime tendrement. C'est pour lui, et aussi pour sa fille, je crois, qu'il a eu très peur, et qu'il est encore dans la crainte et la colère en ce moment, avec ce qui se passe en ville. »

Je lui ai demandé si elle n'était pas jalouse de Septentrion. « Mais non ! Tout le monde l'aime ici, notre Septentrion ; malgré son nom il est notre rayon de soleil. » Puis, reprenant son air malicieux : « Et puis, quand il sera un peu plus grand... »

Elle me présenta ensuite à la jeune Valéria, la fille du maître, une adolescente rougissante dont les paupières aux longs cils battaient comme ailes de papillon dès qu'on lui parlait, et qui paraissait de toute façon fort troublée ; et puis la grand-mère, Vésédia : « Une femme curieuse, tu vas voir ; elle se plaint tout le temps qu'elle est très malade ; Xénophane, son affreux médecin, est toujours fourré dans sa chambre ; mais elle est drôle et très intelligente ; au fond, elle aussi est gentille avec les serviteurs, mais il faut la connaître. »

Vésédia m'a reçu au fond du jardin, sur un lit d'été. Un homme déjà voûté par l'âge, maigre, l'air content de lui, se penchait dignement sur elle en lui tenant le poignet ; c'était bien sûr l' « affreux médecin ». Il lui parla un moment, la salua et s'éloigna d'un pas pressé sans nous accorder regard ni sourire.

La Dame, entre deux servantes, reposait comme une reine d'Orient, allongée sur des collines de coussins, et faisait semblant de broder. Assez forte, une chevelure blanche et soigneusement bouclée à la mode du temps de Néron, un beau visage aux rides fines, l'éclair d'un regard glissant entre les paupières à demi baissées, le tout voilé par un air de lassitude.

Elle me demanda des nouvelles de ma famille, et de fil en aiguille il se révéla que son défunt mari appréciait beaucoup le vin que produisait mon grand-père maternel en ses terres du Vésuve. En fait, cette femme étonnante semblait connaître tout le monde ; elle se présentait comme quelqu'un qui a un pied dans la tombe, déjà hors du monde, mais il ne fallait pas s'y fier. Elle était pour le moment bien présente, comme on allait le voir bientôt.

« Ah ! voici le maître de retour ! » Phôtis me montra, sortant de la demeure dans notre direction, un homme d'une quarantaine d'années, en toge, imposant, aux larges épaules. Il commençait à grisonner. Il boitait – j'ai su plus tard que, tribun militaire angusticlave, il avait reçu

six ans auparavant une grave blessure à la jambe lors d'un combat contre de terribles guerriers germains, les Chatti, ce qui l'avait contraint à abandonner la carrière militaire. Il avait cette autorité nette et calme des gens qui ont l'habitude de commander et n'y prennent aucun plaisir.

Quintus Valérius s'appuyait à l'épaule d'un jeune garçon d'une douzaine d'années à la beauté rayonnante, aux longues boucles blondes, vêtu d'une tunique de lin blanc : à coup sûr, le favori, le fameux Septentrion. Son maître, en me voyant, se pencha pour lui dire un mot, et l'enfant s'éclipsa.

Je me présentai :

« Je suis Gaius Calpurnius Philôn, de Naples, que tu as appelé ici pour enseigner la grammaire...

En vérité, il semblait tout savoir de moi, et me fit compliment de mes études.

— Mon cher Philôn, j'aurais aimé te recevoir plus dignement, mais ici, nous sommes dans l'angoisse. La ville de Pouzzoles est ensanglantée par des massacres effrayants. Les victimes sont surtout de pauvres femmes et des enfants, des innocents que des barbares viennent égorger, découper comme des agneaux, à nos portes. Finalement, les tueurs, armés de glaives et de sabres, ont attaqué l'école fréquentée par ma fille et mes jeunes serviteurs, tué huit enfants, le maître d'école et plusieurs esclaves pédagogues.

Les autorités municipales sont, comme d'habitude, inertes, totalement inefficaces. Les Duumvirs, je les connais, ils ne s'intéressent qu'à leurs affaires. Les vigiles se contentent de ramasser les cadavres en morceaux. Les rues sont devenues une arène où l'on massacre. Des rumeurs circulent, les communautés égyptiennes, syriennes, juives, et d'autres, commencent à s'accuser mutuellement ; je crains d'autres massacres d'innocents, et aussi des troubles, des émeutes.

C'est pourquoi j'ai décidé de mettre en pratique un projet que j'avais depuis un moment, organiser une école dans le domaine de ma villa : tu en seras le responsable, et c'est toi qui, au repas du soir, nous réciteras Homère ou Virgile : je préfère un vrai savant à des équipes d'esclaves perroquets comme on en trouve chez certains nouveaux-riches.

Mais on ne peut supporter de vivre dans la terreur. Puisque rien n'avancait, j'ai résolu d'aller aujourd'hui alerter le préfet de la Flotte, à Misène. D'autant que notre César Domitien, de retour des frontières du Danube, est pour quelques jours à Baïes, tout près d'ici. On m'a écouté, et le préfet m'a promis de m'envoyer quelqu'un de compétent. »

Le repas du soir fut simple et rapide, mais Quintus me demanda de prévoir pour le lendemain un poème de mon choix : cette récitation pourrait distraire un moment la famille du cauchemar qu'elle vivait. On me logea dans une chambrette nue et fraîche, dont une fenêtre donnait sur le golfe, et je n'eus pas à me plaindre du confort, car Phôtis vint me rejoindre pour la nuit. Le maître était-il au courant ? Elle lui avait, me dit-elle, demandé la permission : il avait répondu en lui donnant un baiser sur le front. C'est ainsi que, sur un lit trop étroit et malgré les sanglants mystères de la cité voisine, nous avons ensemble déroulé un premier volume de *l'Art d'aimer*, sans trop nous soucier de crimes ni de philologie...

## Chapitre III

### Où l'on découvre deux ou trois personnages bien curieux

Une petite galère liburnienne, traversant le lac Lucrin, approchait de la villa, venant sans doute de Baïes ou de Misène. Elle transportait apparemment des gens d'importance : une petite troupe de Prétoriens en descendit, puis deux personnages entourés de serviteurs. L'un des deux attirait l'attention, car il semblait s'abriter, ou se dissimuler, sous un grand parasol doré tenu par un esclave noir.

Le premier personnage était un homme plutôt râblé, vêtu à la diable d'une tunique douteuse, mal rasé, mal coiffé, les dents gâtées. Son regard vif et perçant allait et venait comme s'il tenait à ne rien manquer du paysage, de la villa, ni des personnes qu'il découvrait ; il paraissait affable, mais se tenait mal, voûté, l'allure négligée d'un cuisinier d'auberge ou d'un cordonnier plus que d'un commis de l'Empire. Il était suivi d'un petit esclave d'une dizaine d'années, du même style que lui, hirsute, avec des dents erratiques, et sale comme un peigne.

Quant au deuxième personnage, il fallut attendre qu'il fût presque en haut pour le découvrir sous son parasol ; ce fut comme une apparition, issue de quelque fantasmagorie mythologique. Un être menu à la peau diaphane, presque nu sous une tunique de soie transparente. Une coquille d'or brillait au bas de son ventre, serrée contre sa chair

ivoirine par des chaînettes d'or et de perles qui s'entrecroisaient jusque sur sa poitrine et son cou ; un diadème d'or, piqué de fleurs fraîches, serrait sur son front de longues boucles noires aux reflets bleus. Le visage était d'une beauté si fine, ses yeux verts si lumineux, qu'on avait du mal à décider de sa réalité, et plus encore de son sexe. Je n'avais pour ma part jamais rien vu de pareil, mais il était évident qu'une beauté aussi sophistiquée, parée de bijoux et de voiles aussi éblouissants, et gardée par les Prétoriens, ne pouvait appartenir qu'à César.

L'homme, qui s'exprimait dans un latin plutôt relâché, s'adressa au maître de maison et se présenta comme Gaius Flavius Falco, affranchi impérial, homme de confiance du Prince, commis au bureau des enquêtes, pour l'instant aux ordres du préfet de la Flotte de Misène, qui répondait à l'appel de Quintus Valerius. On l'avait chargé de faire rapidement la lumière sur ces meurtres affreux et sur les rumeurs et l'agitation qu'ils avaient déclenchées. Puis il montra l'étrange petite divinité qui l'accompagnait :

« Éarinus, que le Maître chérit plus que personne au monde, a désiré m'accompagner, tant il a été ému de ces nouvelles détestables. Il entend suivre régulièrement les progrès de notre enquête et en informer César. Il a autorité sur les Prétoriens chargés de sa sécurité. Pour ma part, j'envisage de m'installer ici quelques jours, dans ta belle villa, à l'écart du centre de Pouzzoles et de ses inutiles autorités municipales, le temps de débrouiller cette affaire et de mûrir mon conseil ; j'aurai quatre Prétoriens sous mes ordres. Éarinus reviendra quand il le voudra, avec l'accord du Prince, qui, de retour des confins, séjourne pour quelques jours à Baïes, avant de retourner à sa villa d'Antium, puis à celle d'Albe, pour y préparer ses triomphes à Rome. »

Éarinus ! C'était lui, le jeune castrat, si cher à l'Empereur, et qui, disaient les méchantes langues, faisait au palais la pluie et le beau temps, conformément à son nom « Celui du printemps » ! Plutôt le beau temps, si l'on veut, car son influence passait pour adoucir le caractère difficile de Domitien. Une sédition de légionnaires, et d'autre part la mort de Julia, sa nièce chérie, venaient d'assombrir encore l'âme inquiète du Prince.

Le projet de Falco ne fut bien entendu pas discuté. On lui installa un bureau à l'extrémité d'une aile de la villa. Éarinus, après avoir échangé quelques mots avec le maître de maison, se plut à visiter l'ensemble des lieux, libéré de son parasol mais toujours encadré par sa garde ; il embrassa gentiment la mère de son hôte qui reposait sur son lit de souffrances plus ou moins imaginaires. La Dame resta pétrifiée de cette rencontre improbable ; mais dans son for intérieur – j'en suis certain maintenant que j'y repense – elle était secrètement ravie. Il embrassa plus tendrement Valéria, toujours rougissante et les paupières papillonnantes, et Septentrion, avec qui il conversa un moment, après avoir cette fois écarté d'un geste ses Prétoriens.

Puis il demanda qui j'étais, s'intéressa à mes travaux, demanda si j'avais visité Pergame, qui l'avait vu naître quatorze ans auparavant. Malgré sa voix légère, il me parut d'une maturité étonnante pour son âge, et ses manières douces exprimaient une sorte de paradoxale autorité. Au moment de me quitter, il se retourna :

« Philôn, mon ami, je vais dire à Falco de te prendre avec lui pour son enquête ; il est possible qu'il ait besoin de ta science pour comprendre cette affaire, et puis tu es du pays. »

Après son départ, Falco m'appela dans son bureau provisoire, où son petit serviteur jouait dans un coin avec des osselets. Son nom de Zéphyr évoquait son aptitude à courir vite, ce qui convenait à sa fonction de messenger ; sa rapidité à la course et son agilité d'esprit devaient d'ailleurs s'avérer bien utiles.

Ce curieux bonhomme de Falco me proposa de m'asseoir et fit appeler Septentrion pour qu'il raconte le massacre de l'école auquel il avait échappé de justesse. Je devais noter le récit sur mes tablettes.

Le favori de notre patron n'était pas une poupée maquillée comme le sont en général les enfants bibelots qui décorent, fardés, bouclés, nus et chargés de bijoux, les grandes demeures romaines et, par escouades de cinquante, le palais et les villas du Prince. C'était, à part sa beauté solaire, un jeune garçon naturel, légèrement hâlé, harmonieusement musclé par les exercices à la grecque, et qui, dans les circonstances normales, aimait jouer comme tous les garçons de son âge.

Il avait du mal à retenir de grosses larmes ; il nous raconta l'attaque de son école. Valéria et lui avaient échappé par miracle au carnage : leur esclave pédagogue était malade ce jour-là, et ils étaient en retard ;

au moment d'arriver au portique, ils avaient entendu des hurlements ; deux hommes grands et forts étaient en train de massacrer les écoliers à coups de sabres, deux autres s'occupaient du maître d'école, qui fut décapité, et abattaient trois esclaves non armés. Le portier, qui avait remplacé au pied levé le pédagogue, leur dit à tous deux de s'enfuir le plus vite possible et resta pour protéger leur fuite. On l'a retrouvé mort, lui aussi. Quintus faisait graver une stèle à sa mémoire. À l'évidence, les deux enfants devaient la vie à son courage, à la Fortune ou à une conjonction des astres inespérée.

Falco lui demanda si les assassins avaient crié quelque chose.

« Oui, un de ceux qui tuaient mes camarades hurlait des syllabes incompréhensibles ; mais je n'ai pas fait attention et je ne m'en souviens plus. On avait tellement peur ! Je vais demander à Valéria si elle s'en souvient. »

Le jeune garçon, qui revoyait la scène en la racontant, ne pouvait plus retenir ses larmes ; Falco le réconforta gentiment, puis le libéra. Tout en s'ébouriffant les cheveux à deux mains, il me fit compliment de l'estime que m'avait témoignée Éarinus, qui selon lui avait l'œil juste.

« Cependant, ajouta-t-il, si tu veux mon conseil, mon jeune ami, reste prudent. Il est... très surveillé, même quand tout paraît tranquille. Toute imprudence de ta part pourrait s'avérer fatale.

— Il s'est en tout cas trompé sur un point : je suis originaire de Naples, cité tranquille où l'on vient se reposer, étudier et lire, et non de Pouzzoles, cette ville cosmopolite de marins et d'hommes d'affaires ; et puis je suis parti de Campanie durant de longues années.

— Mon cher Philôn, tu vas malgré tout m'être utile, parce que tu as trois qualités dont je ne peux vraiment pas me vanter : d'abord et surtout, tu n'es pas un agent de César ; ensuite tu es jeune et beau, avec ta barbe à la grecque, cela ouvre des portes, et des cœurs ; enfin tu parles grec avec aisance et tu es savant ! En général, la science et les lettres, ça ne sert à rien, mais sait-on jamais... Si tu veux, réfléchissons ensemble. »

Mollement installé sur quelques coussins en face de la petite fenêtre, il se grattait le crâne en contemplant au loin le golfe, où avançaient doucement les voiles des bateaux de charge, venus d'Alexandrie, de Rhodes ou de Tyr.

« Moi, tu sais, je ne sors pas de l'école des pages du Palatin, où l'on apprend de belles manières. Tu l'as deviné, je pense. J'ai commencé comme Zéphyr, si, si. D'ailleurs, au bureau des enquêtes, en général, on ne sort pas de l'école des pages. C'est mieux de connaître la rue, les malfrats, tout ça... » Il baissa la voix. « Bon, le Zéphyr, il n'est pas beau, pas très propre, on me dit. Mais tu m'imagines avec le Septentrion, en train d'enquêter dans Suburre ou ici dans les auberges à matelots... L'essentiel, c'est que le Zéphyr soit invisible, rapide et dégourdi. J'ai même pensé lui attacher des ailes dans le dos pour qu'il courre plus vite, mais il se ferait remarquer... Bon, assieds-toi là et prépare une autre tablette. Pourquoi sommes-nous ici ? Rappelle-le moi en quelques mots.

— Parce que la ville de Pouzzoles est endeuillée et troublée par une série de meurtres affreux que les autorités locales n'ont pas pu arrêter. Des rumeurs circulent, et pourraient bien provoquer des incidents, voire de graves désordres.

Falco se curait le nez.

— Tu as le sens du résumé ; un bon point. Mais tu viens de dire une série. Sur ce mot on pourrait discuter. Les quatre premiers crimes auraient presque pu passer inaperçus. Il est d'ailleurs possible qu'il y en ait eu bien d'autres qui n'ont intéressé personne. Des femmes et un jeune homme prostitués, esclaves ou très modestes, assassinés dans des lupanars : rien qui puisse intéresser les autorités, en effet. On aura d'ailleurs du mal à connaître les circonstances et les détails que personne n'a songé à noter.

Le cinquième me paraît tout différent. Une attaque en règle, des hommes organisés, armés, au petit matin ; des victimes qui sont des écoliers, garçons et fillettes, enfants libres ou jeunes favoris, leurs esclaves pédagogues et leur maître d'école. Un massacre. Perpétré, à mon avis, pour semer la terreur. Ça n'a positivement rien à voir. »

L'air satisfait de sa tirade, il se tut et tenta de se curer l'oreille droite avec un doigt de la main gauche en passant derrière la nuque.

« Pourtant, cher maître, toute la ville, si j'ai bien compris, met ces crimes dans le même sac.

— Ne m'appelle pas cher maître ; d'ailleurs, mon cher Philôn, tu en es un autre, à ce qu'on dit. Oui, la rumeur semble avoir réussi à faire oublier l'évidence. C'est intéressant. Une chose est sûre : ce n'est pas

fini. Il faut s'attendre à d'autres crimes ; et très vite, si nous ne réussissons pas, à des désordres.

Or César déteste les désordres, particulièrement dans une ville comme Alexandrie, qui lui est chère, ou comme celle-ci, qui est également proche de son cœur. Pouzzoles n'est-elle pas une deuxième Alexandrie, sur le sol de l'Italie et sans la bibliothèque ? Alexandrie a vu s'affirmer la fortune de son père Vespasien, Pouzzoles a soutenu les Flaviens fidèlement. Mais comme à Alexandrie, je crois bien que les différentes communautés se regardent de travers, les Égyptiens avec leurs dieux crocodiles ou chats, les Arabes de Pétra avec leurs chameaux, les autres avec leurs prêtres castrés ou leurs musiques tonitruantes.

Une chose est sûre : ces désordres éventuels, César les réprimera violemment. C'est clair ; si clair que j'en viens à me demander si cela ne fait pas partie du programme. Il y a ici des gens qui jouent avec la paix civile et l'autorité de César. Nous n'avons pas de temps à perdre. Viens, on va au bordel. Zéphyr nous accompagne. »

## Chapitre IV

### Où l'on mesure combien la chair est triste

**S**ur cette invitation saugrenue, il laissa à la villa les Prétoriens libres de jouer aux dés et de lutiner les servantes, et partit gaiment, suivi de son petit messenger qui courait d'un côté de la rue à l'autre, comme un chien qui chasse seul. Je le suivais un peu ahuri, et mécontent, car je n'aime pas ces lieux généralement sales, où la chair qui s'étale a quelque chose de triste. Tant qu'à faire, je préfère lire un livre : je ne les ai pas tous lus, tout de même. Il s'arrêta pour m'attendre.

« Mon cher Philôn, comment imagines-tu l'auteur des premiers meurtres ? »

Après un moment de réflexion, je fis cette réponse : « Un fou ! » Il fut sans doute déçu par mes capacités intellectuelles, mais fit mine de trouver mon idée géniale. « Oui, c'est ça ! Il faut être fou pour commettre de pareilles horreurs, et sans but apparent. Mais quel genre de fou, au juste ? »

— Quelqu'un qui trouve du plaisir à tuer, à verser le sang, comme tant de nos concitoyens aiment à le voir couler, à regarder les gladiateurs s'égorger, les condamnés déchirés par les fauves.

— Oui. Bon, dans ce cas, ton fou paraîtrait au fond comme tout le monde. Mais en fait celui-là est plus fou que nos autres concitoyens, pourtant bien atteints : il pratique ses activités en personne, ce qui est

tout de même différent ; et surtout, il s’amuse dans les lupanars, en secret ; ses victimes sont des prostitués, mâle dans un cas, surtout des femmes, en tout cas des objets de plaisir. Il les tue vite et bien, sans trop de bruit. Ça, tu vois, c’est un point important. C’est de ce côté qu’il nous faut commencer à chercher, tu ne crois pas ? Ah ! je pense que nous sommes arrivés au théâtre de ses premiers exploits connus. »

Le lupanar était un bâtiment sans étage et sans fenêtres sur la rue, de l’intérieur un simple alignement de cellules devant une cour de terre battue où des chiens se disputaient les immondices. Le patron de ces lieux malodorants était, comme je crois beaucoup de ses concurrents, un homme gras et chauve, l’air sournois, une sorte de croisement inattendu entre le scorpion et le cochon.

Falco ordonna à Zéphyr d’attendre à la porte, s’approcha de biais et dit à voix basse au patron, en se cachant à demi le visage de la main :

Nous voudrions, si c’est possible... de la chair fraîche, tu vois, très fraîche !

Chambres VIII et IX, trois as chacun.

Une vieille femme arriva, tenant par la main deux petits enfants. C’étaient une fillette et un petit garçon plus jeune, son frère apparemment. Tous deux étaient âgés de six ou sept ans, en haillons, maigres, les yeux cernés, l’air malsain. Franchement écoeuré cette fois, j’allais me révolter, mais Falco me pressa le bras et je compris qu’il fallait me taire ; il fit semblant de me demander l’âge des enfants. J’ai répondu : « Sept ans à peine... »

Non, non, ils ont cinq et six ans, c’est sûr ! »

Il se tourna vers le patron, lui jetant un regard glacé :

— C’est bien ça, moins de sept ans ? »

Tout en parlant, il cherchait une poche de sa tunique, d’où il finit par sortir une grosse bague d’or ornée d’une pierre gravée qu’il mit sous le nez du gros homme devenu subitement livide.

« Il me semble que César a publié il y a six mois un décret à ce sujet... Interdiction absolue de prostituer des enfants de moins de sept ans... C’est bien ça ? Ils sont confisqués tous les deux. Deux Prétoriens en civil viendront les prendre dans un moment. »

Il sortit un instant pour donner un ordre à Zéphyr, qui disparut en un clin d’œil.

« Quant à l'amende que tu vas payer, elle va permettre de construire quelques ponts sur la route que notre César Domitien projette par ici... À moins... à moins que tu m'aides à trouver le fou sanguinaire qui aime bien ton charmant hôtel. Dans ton intérêt, exprime-toi sans retenue. Comment expliques-tu les meurtres qui ont eu lieu chez toi ? Pourquoi n'as-tu rien vu ?

— Mais je ne sais rien ! Les filles n'étaient pas à moi, d'abord ; je me suis expliqué avec les propriétaires. Et puis, un client s'en va, comment voulez-vous que je sache ce qu'il a fait dans la chambre ? En plus, la deuxième fois, ce n'était pas moi à la caisse. J'ai déjà tout expliqué aux vigiles et aux magistrats !

— Explique-moi encore une fois pourquoi tu n'as rien entendu, et quelle heure il était.

— Ça s'est passé le soir, la nuit tombée, dans une chambre isolée, au fond de la cour.

— Ah ! bien sûr, la voilà l'explication ! Mais, dis-moi, tu nous as imposé un numéro de chambre, à nous, nous n'avions pas le choix...

— Certains clients sont exigeants, ils veulent telle fille, telle chambre. Nous sommes à leur service, comme nous sommes au service de César... »

Il faut parfois se retenir de gifler quelqu'un, mais cette fois j'ai eu du mal à me contenir. Falco au contraire, semblait tout radouci, et jouait distraitement avec les cheveux de la petite fille. Il voulut voir la chambre des crimes, qu'il examina, scrutant en particulier les murs couverts de graffiti. Puis il revint, apparemment bredouille, vers le délicieux maître des lieux.

« Donc, l'homme que je cherche a demandé par deux fois cette chambre, et tu ne t'en souviens pas ? Tu y as trouvé des cadavres épouvantablement déchirés, et ça ne t'a pas fait réfléchir ? Comment te croire ? Il faut aller voir très vite un médecin...

— Mais, maître, il faut nous comprendre. La première fois, on a surtout essayé que personne ne le sache, pour notre commerce. La deuxième fois, ce n'était pas moi à la caisse, mais mon fils. Après, quand même, on a réfléchi ensemble... On est d'accord tous les deux : c'était un type plutôt vieux, avec un manteau sur le visage. Il faisait exprès, non ? Pour qu'on ne le reconnaisse pas ! Je vous l'ai dit, j'ai tout expliqué aux vigiles et aux magistrats.

— Ne m'appelle pas « maître ». Si j'étais ton maître, tu serais sur une croix depuis longtemps à nourrir les corbeaux. Bon. Toi et ton fils, vous êtes d'une intelligence remarquable. Votre sens de l'observation, vraiment éblouissant, mérite récompense. Tiens, la voilà, ta récompense : si tu ne fais pas ce que je te dis exactement, eh bien, toi, ton fils et votre bordel minable, vous disparaîtrez de la surface de la terre sans laisser de traces, et plus personne ne saura même que vous avez existé. D'abord, si quelqu'un te demande cette chambre, enferme-le dedans tout seul jusqu'à ce que nous arrivions. Préviens-nous discrètement à la villa de Quintus Valérius, sur la colline du Lucrin. D'autre part, débrouille-toi pour que personne ne sache qui je suis, où je dors et ce que je fais dans cette ville. Sinon...

— D'accord, je ferai comme vous l'avez dit. En échange... Les deux petits... Je les ai achetés cher...

— Oublie combien tu les as payés ; à partir de tout de suite, ils sont à César. Fais-les propres avant l'arrivée des Prétoriens. »

Falco était satisfait. Il se brossait largement les cheveux avec le peigne de la main.

« Le décret de César, très utile pour mettre les gens en confiance... Soit dit en passant, on le doit à notre cher Éarinus, qu'il aurait fallu inventer... Personne ne sait comment il s'y prend avec Domitien... Mais la règle du décret n'est pas bien respectée, comme tant d'autres. Allons voir le deuxième lieu de plaisir ; il paraît qu'il est plus propre ; à part le sang des victimes, peut-être... »

L'humour de Falco avait quelque chose de terrifiant, mais ses renseignements étaient bons : ce lupanar là était mieux situé, au dessus de l'amphithéâtre. Plus grand, mieux tenu, avec un étage. Une fontaine rafraichissait un jardin fleuri de roses. Les cellules paraissaient plus grandes ; des peintures décoraient les murs et évoquaient les nombreuses possibilités des pensionnaires de la maison.

Cette fois, le piège du décret de Domitien ne fonctionna pas : ils n'avaient pas de marchandise interdite. Déçu, Falco apprit tout de même que le tueur, arrivé à la nuit tombée, avait demandé la chambre du haut, où l'on était plus tranquille. Ici aussi le premier meurtre avait été étouffé pour ne pas écarter la clientèle. La deuxième fois, on n'avait toujours pas reconnu l'assassin ; c'était la première heure de la nuit ; il

avait sans doute changé de vêtement, mis une fausse barbe, et demandé cette fois un garçon. Or il connaissait apparemment le fonctionnement de la noble institution ; les garçons y ont en effet trois chambres à part des femmes ; un seul garçon, un petit jeune homme, était disponible ce jour-là. Le coin était propice à ses sanglants amusements.

On n'avait pas fait attention, on avait laissé repartir le client frileux sous son manteau, et l'on avait retrouvé le pauvre garçon éventré dans une horrible mare de sang... La chambre n'était pas encore repeinte.

Nous y sommes allés, et je dois dire que j'ai vomi presque tout de suite. Falco, lui, était passionné par les larges éclaboussures de sang, et surtout par les écritures graffitées sur le mur. Il se mit à quatre pattes pour examiner les poussières. Son étude s'avéra une nouvelle fois négative : aucune inscription ne lui parut récente, rien d'intéressant par terre.

Il a donné les mêmes instructions qu'au premier lupanar. Nous en avons enfin visité un troisième, dans la vieille ville grecque : il était plus petit et bien tenu, et le tueur ne l'avait pas fréquenté : d'après Falco, il n'y tuerait personne.

Nous sommes enfin rentrés à la villa ; juste le temps d'un bain, et nous avons rejoint le repas de la soirée. Pour moi, les bordels de Pouzzoles n'avaient plus de secrets.

## Chapitre V

### Enfin, un cadavre !

Quintus m'a demandé de réciter quelque chose, comme promis, pour adoucir un moment les temps pénibles que nous vivions. J'avais oublié de préparer un texte ; il fallait du latin, pour plaire à tout le monde. Il m'est venu à l'esprit l'*Hymne à Vénus* de Lucrèce :

« Car toi seule a le pouvoir de réjouir les mortels, dans la tranquillité de la paix,

puisque le puissant dieu des armes, Mars, préside aux sauvages travaux de la guerre ;

lui qui, bien souvent, sur ton sein vient reposer,  
vaincu par l'éternelle blessure de l'amour...

Là, levant les yeux vers toi, sa ronde nuque abandonnée,  
jamais rassasié il repaît d'amour ses regards, Déesse ;  
il demeure ainsi, le corps renversé, le souffle suspendu à tes lèvres... »

Pour celui qui dit un grand poème, c'est une belle chose que de sentir la puissance de l'émotion partagée ; elle vous serre la gorge et, dans le même temps, fait monter les larmes aux yeux de ceux qui vous écoutent, et finalement à vos propres yeux. La beauté vous pénètre et purge l'esprit des chagrins les plus affreux. Dans les yeux de Quintus, dans ceux de sa mère, de sa fille, dans ceux des serviteurs je voyais ces larmes poindre, et rouler doucement sur les joues. Il faut alors se surveiller, se contenir pour continuer la récitation d'une voix assurée :

« Comme il repose ainsi, Divine, enlacée à lui, ton corps sacré étendu sur le sien, répands de ta bouche des paroles de douceur, et réclame pour les Romains, glorieuse déesse, le calme de la paix... »

Il y eut un silence et personne ne bougeait, sauf Septentrion qui de son pas léger alla choisir une coupe précieuse, une coupe d'argent décorée de feuilles d'olivier délicatement ciselées ; il la remplit d'un vin de Falerne et vint me l'offrir avec respect, au nom de son maître. Et alors tout le monde m'a applaudi, en particulier Phôtis et Falco, très enthousiastes.

\*

\* \*

Mais non ! décidément, la paix et Vénus n'étaient pas au programme de la nuit. Voilà que Zéphyr traverse sans façon la salle à manger et vient dire un mot à Falco. Celui-ci se lève de son lit de repas en se hâtant maladroitement. Sans prendre le temps de réfléchir, je laisse là compagnie et poésie et je cours le rejoindre.

C'était la deuxième heure d'une nuit de pleine lune. Un informateur venait de l'avertir qu'un passant avait trouvé un cadavre atrocement mutilé près du port des pêcheurs, au pied de l'acropole de la vieille ville. Falco faisait mine de garder son calme, mais il était en réalité excité de pouvoir examiner la victime peu de temps après le meurtre, de pouvoir recueillir quelques témoignages. Il prit néanmoins le temps d'envoyer Zéphyr se coucher ; une voiture à deux chevaux nous mena rapidement jusqu'à un attroupement, devant les barques tirées sur le gravier, au pied du promontoire où s'élève la vieille cité grecque.

Falco avisa discrètement le chef des vigiles et lui montra sa bague d'or. On nous expliqua qu'on avait trouvé, dépassant d'un tas de voiles et de filets, le corps d'un gamin de douze ou treize ans. Il gisait là sur le gravier, dans une noire mare de sang, nu, la gorge tranchée, le sexe mutilé, le ventre ouvert. Ce lieu, ces barques, ce gravier où se dissimulaient les petits crabes, tout me rappelait le port où j'aimais jouer dans mon enfance...

C'était la première fois que nous avions sous les yeux une victime, et encore chaude. Falco me demanda d'examiner les blessures en tant que médecin (en vérité apprenti médecin sans vocation !), pour

comprendre comment l'assassin avait pu tuer sans que personne n'entende. L'état du corps était terrifiant. La main tremblante, j'ai montré à Falco une étroite blessure au niveau du cœur. Notre fou avait poignardé sa jeune victime assez brutalement et assez précisément pour ne pas lui laisser le temps de pousser un cri, avant de s'acharner sur le pauvre corps sans vie. Ma tâche terminée, je suis de nouveau allé vomir, cette fois derrière la barque, dans le ressac tranquille de la nuit.

« C'est un des jeunes pêcheurs du port, nous dit un des vigiles. Ils sont une dizaine à se prostituer ici, entre les barques, pour un ou deux as, parfois pour un sesterce. Il y a aussi quelques filles, mais pas beaucoup ; elles, on les trouve près du grand amphithéâtre et surtout autour des tombeaux qui bordent la route de Capoue, à la sortie de la ville. Ici, cela se fait entre les tas de filets et les caisses de poisson.

Ce gosse-là, je le connais, disait un autre homme qui semblait très ému. C'est horrible. C'est le fils d'un pêcheur, un chic type qui est mort l'an dernier, le voisin de mon beau-frère. Il était beau et propre, ce gamin ; je suis Gaius Julius Carpos, je suis sculpteur. J'habite là, au dessus du port ; je l'ai remarqué depuis longtemps, tellement il était joli, et gai. Il y a un mois, je l'ai pris comme sujet ; j'ai modelé une statue où l'on voit le gosse écouter un coquillage. Avec tout ce qu'il gagnait, il aidait sa mère à nourrir la famille. Comment elle va faire maintenant ?

— Moi j'ai vu l'assassin, dit un autre homme plus discret, mais plein de colère. Il faut l'arrêter et le crucifier. Regardez ce qu'il en a fait, ce loup-garou...

Oui, c'est certainement un loup-garou qui a fait ça », répondit Falco d'une voix sourde en se grattant le nez.

Moi, je ne crois pas aux loups-garous, cria un homme dans l'attroupement ; c'est les Juifs, les Chrétiens, c'est sûr ! On les laissera combien de temps massacrer les gosses et les filles ? »

D'autres criaient en dialecte osque, probablement la même chose. Falco fit signe au témoin de le suivre, puis dit quelques mots aux vigiles, qui proclamèrent qu'un détachement de Prétoriens allait arriver et faire place nette ; à Pouzzoles, les interventions des Prétoriens ont laissé par le passé un souvenir ineffaçable. Tout le

monde déguerpit, et les vigiles s'occupèrent de transporter le corps jusqu'au domicile de sa mère.

Falco entraîna l'homme à l'écart.

— « Je suis au service de César pour rétablir l'ordre par ici et punir les meurtres. Tu peux m'aider. En fait, tu attendais ton tour, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Je suis allé m'asseoir plus loin. Tout d'un coup, un homme est parti précipitamment en se couvrant d'un manteau sombre ; il s'est pris le pied dans une amarre à côté de moi et il a failli me tomber dessus ; quand il m'a vu si près, il a eu peur et s'est enfui en courant. C'était le tueur, j'en suis sûr. Oh oui, je l'ai bien vu quand il a failli me tomber dessus, la lune a éclairé son visage, je pourrais le reconnaître entre mille. »

Comme si ma mémoire ne suffisait pas, Falco me demanda de noter, à la lumière de la lune, le nom et l'adresse de cet homme ; c'était un affranchi, un artisan qui fabriquait des couleurs pour les vêtements. Falco était en un sens satisfait, puisqu'il avait eu pour une fois un corps à examiner et un témoignage utilisable. Comme nous traversions Pouzzoles pour revenir à la villa, il me saisit la main :

« Dis-moi, cet homme-là sait tuer du premier coup, n'est-ce pas ? Nous savons maintenant pourquoi personne n'entend ni cris ni râles. Un poignard directement dans le cœur. À ton avis, est-ce facile à faire ?

— Tu sais, je ne suis pas chirurgien et je crains de ne jamais le devenir. Mais je crois pouvoir te dire clairement : non ! il y a les côtes, il faut un poignard mince et savoir le glisser où il faut, comme il faut, avec assez de force et sans hésitation, si le tueur veut éviter tout cri, tout gémissement...

— Je crois que je connais le métier de notre ami le rôdeur nocturne, et nous avons un témoin visuel. Nous avançons... »

Pour ma part, j'avais le cœur si serré que ne fus pas capable de dire un mot à Phôtis quand elle vint me rejoindre pour la fin de la nuit ; je la serrais contre moi en pleurant.

\*

\* \*

Le lendemain, j'ai donné ma première leçon sous le portique du jardin. Les plus jeunes travaillaient avec une servante qui leur

apprenait à lire et à écrire en grec et en latin, et à compter ; pour ma part, j'avais une douzaine d'élèves, dont la jeune Valéria et Septentrion, et d'autres enfants et adolescents du voisinage que des esclaves armés devaient accompagner le long de leur chemin.

Chacun avait à cœur de faire comme si tout allait bien. On a relu *l'Hymne à Vénus*, je l'ai commenté et l'on s'est amusé à le traduire en grec. Le maître de maison m'a fait l'honneur de se glisser sur un banc pour m'écouter. Ce fut enfin un moment de paix et de bonheur pour mes auditeurs, mais pour ma part j'avais le cœur gros : l'image du sang dans la cellule et celle du jeune corps éventré entre les barques ne me quittaient pas. Je n'étais, après tout, ni un vrai médecin, ni un chirurgien, ni un soldat, ni un agent de César, ni même un amateur des spectacles de l'amphithéâtre... Il paraît que les dits spectacles endurcissent la jeunesse.

## Chapitre VI

### Quelques bavardages dans l'intimité du bain chaud

**L**a villa de Quintus était équipée de bains privés, que chauffait l'une des sources si caractéristiques de notre région. On y était si tranquille, à la différence des bains publics dont j'avais eu jusqu'ici l'expérience ! J'y ai retrouvé Falco, alors qu'assis dans la pièce chaude, il entreprenait de dévorer quelques unes de ses mèches – pourtant peu appétissantes à mon goût. Zéphyr lui massait les épaules sans grande conviction. Falco me fit asseoir près de lui. Je lui ai demandé s'il avait avancé dans sa recherche depuis la nuit.

« Je réfléchis, et j'ai fait procéder à quelques vérifications en ville. Les magistrats d'ici sont incompetents, soit faibles d'esprit, soit corrompus jusqu'à l'os : deux possibilités qui n'ont rien d'incompatible ; et même, ils sont peut-être bien complices... Mais j'ai besoin de comprendre certaines choses, et tu peux m'aider. »

Il s'étendit sur le banc de pierre et Zéphyr – qui, je crois, désirait m'impressionner par son savoir-faire – entreprit de lui donner de grandes claques sur le dos.

« Commençons par les Juifs... Ceux-là, je les connais plutôt bien. Ils sont plusieurs dizaines de milliers à Rome, et je crois qu'ici aussi ils sont nombreux. Leurs rites sont mal vus, mais aussi anciens que Saturne et par conséquent licites. Tu le sais, en général les gens ne les

aiment guère, avec leurs habitudes ridicules ; ils veulent être à part, mutilent le sexe de leurs garçons, ont un jour sacré tous les sept, refusent la viande de cochon et, riches ou pauvres, ils se croient supérieurs à tout le monde, on se demande pourquoi...

— Ils sont un peuple élu par leur Dieu, un peu comme nous, les Romains...

— Domitien, notre César, ne les aime pas du tout, mais alors pas du tout...

— Cette haine n'a rien de bien nouveau. C'était le cas, je crois, de Cicéron... Tibère et Claude les ont chassés de Rome. Tu le sais bien, Vespasien et Titus ont construit leur gloire en écrasant cruellement leur révolte ; et ils ont promené dans la Ville les dépouilles les plus sacrées du Temple.

— Oui, j'étais là, un triomphe magnifique...

— Du pillage de leur capitale on a tiré assez d'argent pour construire le grand amphithéâtre qui fait la gloire de nos Empereurs. Et pourtant Domitien les déteste parce qu'ils n'adorent qu'un Dieu, et que ce n'est ni sa chère Minerve, ni Sarapis cher à Vespasien son père, ni lui même.

— Oui, remarqua Falco, mais quand ils payent l'impôt juif, il les aime déjà bien davantage... Sans cet impôt, il aurait du mal à joindre les deux bouts... Ceux qui le mettent en colère, ce sont surtout ceux qui sont Juifs sans l'être tout en l'étant.

Moi, en tout cas, ils ne m'ont rien fait, et je me méfie des racontars. Je fais mon travail. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de savoir s'ils sont ou non susceptibles de commettre des crimes de ce genre. Qu'ils adorent une tête d'âne, je m'en fiche. Mais certains prétendent qu'ils font des sacrifices humains, à moins que ce soient les Chrétiens... Je n'y comprends plus rien. Explique-moi, toi le savant... et toi, le Zéphyr, arrête un peu ; c'est pas les Saturnales aujourd'hui ! Occupe-toi donc de ce jeune homme qui, à ce qu'on m'a dit, fait plus d'exercice qu'on n' imagine... »

Je dus me résigner à endurer, après les allusions déplacées, les tortures zéphyriennes.

« Je ne suis pas sûr de t'être utile. Je connais quelques-uns de leurs textes sacrés. Selon ces récits très anciens, leur Dieu a fait le monde en sept jours et protège leur peuple...

— Assez mal, il me semble... Il y a une vingtaine d'années, notre Titus, dont il convient, paraît-il, de louer la douceur, a détruit leur Temple, massacré, crucifié et déporté des milliers de Juifs...

— Certains prétendent que leur Dieu s'est retourné contre eux pour les punir, et qu'il a aidé les Romains. Les révoltés en Judée se sont montrés violents, et, je crois, très stupides, en se battant entre eux et en défiant la puissance de Rome.

— À Alexandrie et à Antioche, tu le sais, remarqua Falco, ils provoquent souvent des émeutes, à moins qu'ils n'en soient les victimes. On en a massacré beaucoup. En tout cas, ceux qui vivent ici ne se soucient pas trop de ce qui se passe dans leur ancienne patrie, me semble-t-il. Penses-tu qu'il y en ait qui cherchent à se venger ?

— Certains maudissent Rome en secret et espèrent une vengeance divine. En tout cas, ces histoires de sacrifices humains sont certainement des calomnies ; elles ont été inventées par les gens d'Alexandrie qui les détestent. Les Carthaginois sacrifiaient leurs petits enfants ; les Grecs aussi, peut-être. Aux Juifs, au contraire, leur Dieu a dit : « Tu ne tueras pas. » Ils ont une légende où un père va sacrifier son fils, et le Dieu l'arrête et lui dit de sacrifier à la place un bouc, ou un bélier ; je ne me souviens plus... De toutes façons, les meurtres de Pouzzoles ne sont pas des sacrifices. Un sacrifice, c'est un rituel, et dans tout ce qui nous occupe je ne vois rien de rituel. Mais peut-être un fou parmi eux... qui se prendrait pour un loup-garou...

— Ils détestent les prostituées ?

— Je ne crois pas, pas spécialement ; ils les méprisent, comme le font les Romains ; en revanche ils détestent violemment les hommes qui couchent avec des hommes. Leur loi les condamne à mort.

Falco secoua la tête.

— Cela expliquerait à la rigueur deux de nos crimes, pas du tout les autres... Quant au massacre de l'école, il est de toute façon à part. Et les Chrétiens ? Il faudra que tu m'expliques les Chrétiens. J'ai une fois entendu notre César dire que ce sont des révolutionnaires Juifs qui s'arrangent pour ne pas payer l'impôt des Juifs. Tu en sais certainement davantage. »

Quand on a la réputation de tout savoir, on est exposé aux questions bizarres. Comment expliquer les Chrétiens ? Je n'ai jamais rien compris à leur culte ni à leurs idées qui, jusque là, m'avaient paru des

balivernes sans importance. Les claques et les pincements de Zéphyr ne m'aidaient pas vraiment à me concentrer.

« Leur culte, qui n'est pas si vieux que mon père et pousse comme un champignon, n'est pas licite, reprit Falco ; le Prince le considère comme une superstition dangereuse. On dit qu'ils détestent le genre humain, et, dès avant ta naissance, Néron les a brûlés et jetés aux bêtes.

Il faudrait en effet enquêter de ce côté. Je n'ai aucune sympathie pour ce genre d'illuminés, mais s'ils n'ont rien à voir avec ces crimes, les punir pour plaire à la foule sera aussi inutile qu'injuste, et les horreurs continueront. Veux-tu me faire plaisir ? Demande à ta chère Phôtis de te trouver un Chrétien à qui parler,

un prêtre, un de leurs chefs locaux, pour en savoir davantage sur ceux d'ici. »

« Ta chère Phôtis... » L'allusion était cette fois précise : Falco décidément était au courant de tout. Mais pourquoi Phôtis ? J'avais entendu dire, il est vrai, que les Chrétiens séduisaient en particulier les esclaves, et ma bien-aimée était restée proche de leur monde. Mais comment m'y prendre ? La belle était fine mouche et je ne voulais perdre ni sa confiance ni sa tendre amitié. Le mieux me parut de jouer franc jeu.

Zéphyr cessa de me persécuter le dos et s'en alla avec son maître ; j'étais maintenant seul au bain chaud, gardant l'impression qu'un vaste troupeau de lièvres frénétiques m'avait cruellement piétiné, et c'était comme une jouissance d'en être libéré ; je songeais que Socrate en sa prison, ses fers étant desserrés, disait que le plaisir naît de la douleur disparue.

Alors que j'étais plongé dans ces réflexions profondes, Quintus entra et vint s'asseoir à mes côtés. Après un moment de silence, il me dit :

« Ma fille et Septentrion t'aiment beaucoup. Ils sont comme moi : ils ont l'impression qu'avant de t'écouter, ils n'avaient jamais entendu Virgile ni Homère. » Puis, après un long silence :

« Réponds-moi avec sincérité. Me trouves-tu ridicule avec Septentrion ? »

La question pouvait paraître embarrassante, mais j'ai répondu simplement :

« Pourquoi l'amour serait-il ridicule ? Du reste, je pourrais te citer, puisque c'est mon métier, des centaines de grands hommes grecs, à Sparte ou à Athènes du temps de Socrate et de Sophocle, mais aussi parmi les Romains, qui partageraient ce ridicule. Pour rester près de nous, et sans revenir à Virgile et à son cher Alexis, je crois que mes collègues Stace et Martial chantent des amours qui ressemblent beaucoup aux tiennes, et personne ne rit. »

Au fond de moi, je savais bien que ma réponse était superficielle ; la pédérastie de mes glorieux ancêtres s'intéressait en principe à des garçons libres qu'il s'agissait de courtiser et de guider dans leur éducation ; elle n'avait en réalité pas grand-chose à voir avec les pratiques chères aux riches Romains ; les aimés étaient ici et à Rome de jeunes esclaves qui n'avaient guère leur mot à dire. Mais chaque cas est différent, et l'amour de Quintus n'avait rien de dégradant.

« Oui, je sais, ma situation est banale, finit par répondre Quintus. Mais pourquoi tant d'amour ? Bien sûr, Septentrion est beau comme l'Amour lui-même. Mais, en cherchant ou en payant, pour quelqu'un comme moi, la beauté se trouve partout. Il est adorable et intelligent : je ne crois pas me tromper sur ce point. Mais il y a autre chose. Au fond, je pense que je l'aime parce que le bonheur qui est avec lui me fait oublier les souffrances que j'ai vues dans ma vie, et surtout celles que j'ai causées au service de Rome.

Ici, nous voyons Rome et la Campanie heureuse, le luxe, les villes couvertes de marbre et les temples d'or, l'insouciance, les tables débordant d'huîtres et de langoustes ; les servantes sont vêtues de soie, les échansons de bijoux. Mais là-bas, en Germanie, en Bretagne, sur le Danube, en Judée, nous dévastons, nous brûlons, nous détruisons, nous tuons des paysans et leurs familles par dizaines de milliers. Nous enlevons les hommes pour creuser nos mines et cultiver nos champs, les femmes et les enfants pour les violer et les vendre. Mais si ! C'est cela la paix de Rome. Bien sûr, il ne faut pas le dire tout haut ; mais il n'empêche, c'est pour cette raison que j'aime Septentrion. » Il se tut et me regarda tristement. « J'ai l'impression que je m'explique mal. »

Encore un silence, puis : « C'est pour cela en tout cas que j'ai peur des violences dans la ville ; si Falco ne trouve pas la solution, je quitterai cette région. J'ai peur d'une vengeance monstrueuse. Contre

moi. Contre Rome... Moi qui n'ai pas souvent eu peur, et jamais pour moi. » Il me tenait la main et la serrait.

Au sortir du bain, j'ai vu justement Septentrion courir dans ma direction avec une tablette ; Valéria avait fini par se rappeler le cri de ralliement des assassins de l'école et l'avait transcrit ainsi :

## SODANGOMR

Sur le moment, je dois avouer que je n'y ai rien compris. Je l'ai montré à Falco qui n'en fut pas plus éclairé.

« À propos de ce massacre, je me pose des questions sur ces hommes. Une bande de fous ? De fanatiques religieux, juifs ou autres ? Je doute. Ce sont des gens costauds et brutaux, qui savent courir, s'organiser, manier leurs armes, qui n'ont pas peur du sang, pas comme certains de ces jeunes intellectuels prétendus médecins, qui vomissent tout le temps... »

Il valait mieux, n'est-ce pas, ne pas relever la délicate allusion. Cette fois, en tout cas, je comprenais où il voulait en venir. « Tu veux dire, des hommes de main... des mercenaires ? ou plutôt des gladiateurs ?

— Ah ! nous y sommes. Des gladiateurs. Reste une question. Pourquoi des personnages de ce genre vont-ils massacrer des écoliers qui manifestement ne leur ont rien fait et dont la mort, à première vue, ne leur rapporte rien ?

— Pour moi, c'est incompréhensible.

— Mais non, la réponse coule de source : ils ont fait pour de l'argent ce qu'ils savent faire, c'est-à-dire tuer, et on les a payés pour ça. Qui ? Pourquoi ? Rien à voir en tout cas, dans les faits, avec notre fou des lupanars et autres lieux de plaisir. Sauf que... Les faits ne sont pas associés par hasard. Pour le massacre de l'école, je ne suis pas très loin de trouver un premier *pourquoi*. »

Dès que j'ai vu Phôtis, je l'ai prise à part et je lui expliquai la situation ; on avait besoin de son entremise pour rencontrer un chef des Chrétiens. De toute façon, si Falco échouait, ils seraient certainement traqués et condamnés. Phôtis reconnut qu'elle connaissait quelqu'un qui fréquentait des esclaves chrétiens, et me promit de chercher à contacter par ces intermédiaires un responsable de la communauté.

Au repas j'ai récité le chant de l'*Odyssée* qui raconte l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens. Tout le monde écoutait passionnément, même ceux qui, je crois, ne comprenaient pas suffisamment le grec pour bien suivre les vers d'Homère. La poésie, quand elle est vraiment sublime, touche par une puissance qui se trouve au delà du sens des mots et des phrases. J'ai remarqué l'émotion de notre Valéria, qui perfectionnait son grec avec enthousiasme : je crois qu'elle se prenait, au moins pendant le temps où la berçaient les hexamètres homériques, pour la charmante Nausicaa.

Dès la fin du chant, Phôtis demanda discrètement à son maître l'autorisation de s'absenter pour la soirée, accompagnée par deux esclaves armés ; elle revint à la nuit, mission accomplie. Elle m'avait organisé un rendez-vous dans la matinée avec quelqu'un qui me conduirait aux chefs des Chrétiens de la ville. Impressionné par son efficacité, je lui dis que sans doute César devrait s'entourer de femmes s'il voulait tout savoir sur Rome, les Provinces et le reste du monde. Elle me fit taire à sa façon, toujours efficace. Je devais bientôt avoir une preuve supplémentaire de ma théorie sur la supériorité féminine.

## Chapitre VII

### Comment je suis allé à la rencontre d'une secte bizarre, et comment je me suis évanoui

**L**e lendemain, j'ai écourté non sans regrets la leçon de philosophie, et je suis descendu en ville pour mon rendez-vous, aux alentours du temple de Sarapis, à côté du grand marché. J'y ai trouvé, à l'endroit convenu, une femme âgée qui était en fait Charis, la nourrice de l'épouse de Quintus, affranchie depuis plusieurs années, et restée en bons termes avec Phôtis.

Elle m'a conduit à la demeure d'un riche commerçant grec d'Alexandrie : celui-ci ne se montra pas. Au fond d'une pièce sombre, assis autour d'une table, deux hommes m'attendaient en silence. Sur les murs et sur le plafond la lueur de la lampe dessinait leurs ombres mobiles, bien plus grandes qu'eux, et comme menaçantes.

À première vue, les deux personnages n'avaient rien de commun : l'un, qui se donnait le nom d'Athénodore, était plutôt jeune, bien mis, la barbe courte et soignée, l'air d'un comptable plus que d'un prêtre oriental. L'autre, un certain Celsos, était tout différent d'allure : plus âgé, plus grand, les joues creuses, la barbe grise et longue, les yeux brillants de celui qui ne mange pas tous les jours. Un sage, un prophète, ou un énergumène ? Il m'a paru jouir d'une autorité plus grande, ou de quelque façon plus profonde et plus légitime, que son compère. Ils ne parlaient qu'en grec.

Voici, de notre entrevue, le résumé à peu près tel que je l'ai présenté à Falco.

Je leur ai d'abord demandé de me résumer leur croyance, que je connaissais mal et à laquelle je ne comprenais rien. Athénodore s'est lancé dans un exposé compliqué sur Jésus ou Chrestos, un homme juif né en Galilée mais en réalité le fils de Dieu, condamné à mourir sur la croix du temps de notre empereur Tibère. Mais ce châtiment si horrible, il l'avait voulu lui-même, pour racheter les péchés des hommes...

Je leur ai demandé ensuite s'ils étaient Juifs ou non ; leur réponse ne m'a pas satisfait. En fait, oui et non ; en principe, ils fréquentent les synagogues mais ils renoncent souvent à y aller, parce qu'on les chasse quand ils prennent la parole ; ils se prétendent de vrais Juifs mais beaucoup ne le sont pas d'origine. Comme tu le disais, c'est cela qui contrarie notre César, qui tient beaucoup à percevoir la taxe sur chaque Juif : ils les soupçonne de renoncer à la circoncision uniquement pour frauder l'impôt.

Sur ce point de la circoncision et sur d'autres, tous les deux n'avaient pas l'air vraiment d'accord. Manifestement, Celsos tenait davantage aux rites juifs et à la synagogue, Athénodore s'intéressait surtout à convertir les gens, même pas juifs du tout.

De fait, tout le monde, riche ou pauvre, maître ou esclave, homme ou femme, Juif ou non, peut entrer dans leur secte, à condition de se purifier dans un bain froid. De ce point de vue, leur culte pourrait peut-être se comparer aux Mystères d'Éleusis...

Ils n'ont pas d'autres textes sacrés que ceux des Juifs, mais ils racontent la vie de leur Jésus, ou ce qu'ils en savent, et rapportent ses paroles. Celles qu'ils m'ont citées m'ont paru provocantes, énigmatiques, mais plutôt sages, comme celles des Cyniques. Ils racontent quantité de guérisons prodigieuses, ce qui est aussi la spécialité de tant d'hommes prétendus « divins » qui se targuent de Pythagore ou d'autres philosophes.

Mais leurs conceptions théologiques sont compliquées, pour ne pas dire franchement délirantes : ils considèrent ce pauvre crucifié dont, à l'époque, personne n'a entendu parler, comme le Messie, l'envoyé de Dieu, et aussi comme son fils, ou encore comme Dieu lui-même ; je n'ai toujours pas compris comment ils se débrouillent avec ces idées,

ni l'intérêt d'adorer la croix, que personne n'a envie de voir dans son jardin.

Athénodore révère particulièrement l'enseignement d'un certain Paul qui, en route pour Rome, a passé quelques jours à Pouzzoles, à l'époque de Néron. Celsos l'a rencontré dans sa jeunesse et il m'a semblé qu'il ne l'avait guère apprécié, à ce moment-là ; mais les autres suivent les instructions de ce Paul plus encore, je crois bien, que celles de Chrestos lui-même, et Celsos ne s'y oppose point, malgré qu'il en ait.

Ils attendent avec une grande impatience la fin du monde qui selon eux est imminente, mais en principe ils ne contestent pas le pouvoir de Rome ni de César ; en fait j'ai cru comprendre que certains maudissent les Romains, comme beaucoup de Juifs, mais il y a une différence : pour les Chrétiens, à ce qu'ils disent, le Royaume de leurs rêves n'est pas sur la terre.

Ils voient les humains un peu comme nos Stoïciens : maîtres et esclaves, hommes et femmes sont de valeur égale devant leur dieu, mais Paul insistait, paraît-il, sur le fait qu'en attendant la fin des temps les esclaves doivent obéir aux maîtres et les peuples à César. Ils mangent ensemble en l'honneur de leur Seigneur, comme cela se fait dans nos collèges professionnels et religieux.

Je leur ai demandé s'ils prônaient la violence ; avec violence ils se sont aussitôt récriés : ils se prétendent doux, à mon avis jusqu'à l'absurde. Celsos m'a cité des paroles de Chrestos selon lesquelles l'Amour des autres est le fond de leur foi. Il faut aimer tout le monde, même son ennemi, et s'il vous frappe sur une joue, il faut tendre l'autre. Ils auront du mal à convaincre avec des idées aussi incompréhensibles.

Ils condamnent la luxure qui contrarie leur Dieu, mais, disent-ils, n'auraient jamais eu l'idée de tuer une prostituée. Ils citent une putain devenue une amie de Chrestos. Bref, leur philosophie est confuse – on ne sait plus s'il n'y a qu'un Dieu ou plusieurs – incompatible avec nos dieux en tout cas, et peut-être à terme avec notre Empire, mais ils ne semblent pas concernés par les violences actuelles, qui les inquiètent d'ailleurs beaucoup.

Athénodore, qui semble capable de convertir même son percepteur, m'a questionné à son tour, et m'a demandé si je croyais aux dieux des

Grecs, qui pour lui sont des démons. Je lui ai répondu que je trouvais sage de me conformer aux croyances et aux rites de mes ancêtres, et que je m'attachais à suivre l'enseignement des Stoïciens. Athénodore m'a affirmé qu'il respectait Sénèque.

En résumé, je dirais qu'il s'agit d'une petite secte juive dissidente, qui n'a pas de nom clair – ils s'appellent aussi les Nazaréens, ou Nazoréens, je n'ai pas compris pourquoi – une secte excentrique, plus agitée que les Juifs normaux, qui les détestent, mais une secte en elle-même sans doute inoffensive, qui à mon avis, ne peut intéresser que des ignorants, même si Athénodore ne l'est pas vraiment. Je crois pourtant qu'ils ont converti à leur superstition quelques gens de la haute société... »

Falco fixait ses orteils avec une attention soutenue. « Mouais... C'est bien ce que je pensais. Tous les fous d'Italie ont désormais le choix de leur superstition, et de ce point de vue les Chrétiens ont de l'avenir. D'autres me paraissent plus amusants. Les Bacchanales qui ont jadis tant choqué Rome seraient maintenant une banalité. Bien sûr, ce port où se déversent le blé, les esclaves et les fanatiques de tout l'Orient, réserve une bonne place à toutes ces pitreries.

Mais dans notre affaire, je vois les Chrétiens, et surtout les Juifs, comme les *cibles* de l'attentat contre l'école plutôt que comme des coupables. Ceux qui ont commis ce massacre, ceux qui ont organisé cela, je vais les trouver. Quant aux crimes des lupanars et du port, ils sont l'œuvre d'un fou isolé, c'est certain ; en conséquence pas facile à trouver. Mais tu commences à me connaître, mon cher Philôn : Falco guette comme le renard, comme le chat, avant de fondre sur sa proie comme... »

Il n'a pas le temps de finir : voilà qu'on lui annonce un nouveau rebondissement. Notre cher ami le sympathique tenancier du bordel tenait enfermé un suspect, selon les instructions de Falco, dans la chambre isolée qu'il avait demandée.

Quand nous arrivons, la situation semble s'être gravement détériorée ; les vigiles courent dans tous les sens ; Falco pense à éloigner Zéphyr, et nous découvrons à l'intérieur le patron, qui gît à la renverse, à demi décapité, dans une énorme mare de sang ; plus loin, son gardien ou homme de main agonise, le ventre ouvert, devant la porte défoncée de la chambre ; les filles hurlent de terreur.

Au milieu de cet événement épouvantable, et bien que son piège n'ait manifestement pas fonctionné, puisque le tueur a pu défoncer la porte et abattre les deux hommes, Falco reste d'un calme exaspérant ; il entre dans la chambre et m'appelle aussitôt. « Écoute un peu ça. » Il lit à haute voix l'inscription tracée en grandes lettres noires sur le mur :

### SODOM GOMORRA

Frappé d'épouvante, j'ai vu le monde noircir ; j'ai senti le sol glisser par secousses dans un fracas assourdissant, le soufre m'a empli la poitrine et je suis tombé évanoui.

## Chapitre VIII

### Où Falco ramasse un tesson de poterie

« **T**iens, pour une fois, tu n'as pas vomi... » La remarque sarcastique de Falco me remit les esprits d'aplomb. J'étais à la villa. Quintus Valérius, l'air bouleversé, se penchait sur moi et Phôtis me tenait la main. Assez vite, j'ai repris conscience et reconstruit la suite des événements.

La voix de Falco lisant le graffiti sur le mur avait réveillé en moi l'écho lointain du hurlement du vieillard, enfoui dans un repli secret de ma mémoire ; ce jour-là, dans son effroi, alors que l'éruption semblait ne devoir jamais finir, le pauvre homme, l'anonyme prophète avait crié : « Sodome et Gomorrhe ! » Et ce retour brutal du souvenir enfoui, associé à toute cette violence, avait provoqué une émotion, une angoisse d'une telle brutalité que j'avais perdu conscience. Et maintenant, je comprenais que ces deux mots, l'assassin de l'école les avait criés à son tour, mais la fillette n'avait pu les transcrire complètement sur sa tablette.

Falco demanda qu'on nous laisse seuls et je lui expliquai mon histoire. Mais ma pensée ne reconstruisait pas seulement l'enchaînement de ces épisodes. Elle en avait trouvé l'explication.

« Falco, nous nous sommes trompés : ce sont bien les Juifs ou les Chrétiens les coupables. J'ai jadis lu l'histoire dans le premier livre sacré des Juifs, sans y prêter grande attention ; il s'agissait de je ne sais

quelles cités de Syrie ou de Palestine que, d'après leur légende, le dieu des Juifs, il y a très longtemps, a détruites par le feu et le soufre pour punir leurs fautes. Mais, en lisant à voix basse, je n'ai pas fait le rapport avec le cri du vieillard.

Bien sûr, au moment de la catastrophe, celui-ci a cru revivre ces temps mythiques. Quand un pareil événement se produit, on lui cherche un sens pour tenter de l'expliquer et mieux le supporter. Dans les années qui ont suivi, les Juifs survivants, ceux qui habitaient les villes voisines du Vésuve, ont dû penser que leur dieu – le seul, le vrai – avait puni les villes de Campanie parce qu'il y faisait bon vivre et que les humains y étaient heureux avec insolence ; d'autant que, comme nous le disions, les Romains, neuf ou dix ans auparavant, les avaient vaincus, humiliés, punis avec la plus terrible brutalité, piétinant ce qu'ils avaient de plus sacré. Ce sont eux, Falco, ils ont signé leurs crimes...

— Non. Bien sûr que non. Mais non. On a signé pour eux. Cela fait un moment que je m'en doute. »

Il tentait, avec une application maladroite, de se curer les ongles des orteils avec une branchette.

« Cet homme, cet après midi, c'est à coup sûr un gladiateur expérimenté ; tu as vu le travail qu'il a fait en quelques gestes. Il a brisé une porte, certes branlante, il a exécuté le gardien qui ne m'a pas paru une mauviette, et s'est débarrassé du patron en moins de temps qu'il n'en faut pour écraser une mouche – tiens, il aura fait au moins une bonne action dans sa vie, ce gladiateur-là. Et il a semé les vigiles qui lentement se hâtaient d'intervenir. Mais, avant de comprendre qu'il était pris au piège et de réagir avec cette vigueur, il avait commencé tranquillement le travail pour lequel il avait été engagé. En attendant la fille qui n'est pas venue, il a écrit sur le mur ces deux noms qui pour lui, très probablement, n'avaient pas de sens ; il aurait tué ensuite la pauvre pute pour qu'on lise la signature sur le mur et qu'on comprenne qu'il fallait chasser les Juifs. Ce n'est pas une théorie. Figure-toi que j'en ai la preuve. »

Il se gratta l'aisselle avec insistance, puis tira d'un pli de sa tunique un tesson de poterie où étaient incisés, bien lisibles, les deux noms fatidiques.

« J'ai ramassé cela dans la cellule ; c'est le modèle d'écriture pour notre gladiateur ; cet homme charmant est quelqu'un qui sait manier le sabre, il faut le reconnaître, mais il ne sait pas bien écrire. Alors on lui a donné un modèle, comme on donne aux petits enfants ou aux peintres d'affiches. »

Je lui fis remarquer que le graffite et le tesson étaient écrits en caractères latins, et non en grec, qu'un Juif ou un Chrétien de Pouzzoles aurait probablement choisis.

Il approuva, et reprit : « Nous avons à l'évidence affaire à un complot qui *utilise* les crimes d'un fou, notre ami le maniaque. Lui, il se moque éperdument d'Isis, de Mithra, des Juifs et des Chrétiens : il n'en veut qu'aux femmes et aux garçons qui l'excitent ; il veut les voir mourir pour le plaisir que ça lui donne, avant, pendant, peut-être après.

Il nous reste à faire trois choses urgentes : trouver le fou ; identifier l'équipe des gladiateurs ; identifier le ou les commanditaires des gladiateurs, c'est-à-dire les gens qui veulent se débarrasser des Chrétiens, ou plutôt des Juifs, sans doute. On remontera vers eux par les gladiateurs, peut-être ; mais je voudrais aussi comprendre pourquoi ils désirent à ce point les voir chassés ou exécutés.

Il nous faudrait de l'aide pour faire tout cela vite, très vite. César n'est pas vraiment quelqu'un de patient. »

Pendant qu'il disait cela d'un ton préoccupé qui n'était guère habituel chez lui, on entendait du remue-ménage dehors.

Voilà qu'Éarinus entra, suivi de sa petite garde prétorienne au pas lourd. Son costume à lui était toujours des plus légers, mais différent de la première fois ; il n'était vêtu – si l'on peut dire – que de guirlandes de fleurs multicolores artistement arrangées ; un court manteau de soie d'un vert prairie, piqué de fleurs d'or, de perles et de rubis, flottait à ses épaules au gré de la brise. C'était à la fois luxueux, charmant et, vu les circonstances, absurdement déplacé. Le goût de César avait de ces bizarreries.

Le plus étrange de la situation, c'est que le jeune castrat au déshabillé fleuri, du haut de ses quatorze ans, se comportait avec une dignité et une humanité dont beaucoup de sénateurs ne se montrent pas capables. Il se pencha sur moi, me prit la main et, de sa voix flûtée, me demanda si je me remettais de toutes ces émotions. Il nous tint ensuite un propos empli de prudence et d'autorité.

Il avait été averti des derniers événements ; on s'inquiétait fort à Misène ; et à Baies, César avait fait part de son désir de voir la tranquillité revenir avant son départ pour Antium. Sinon, il laisserait carte blanche au préfet de la Flotte pour rétablir l'ordre et châtier définitivement les Juifs et les Chrétiens. Éarinus, dont selon toute apparence les câlins gardaient sur son maître un pouvoir presque magique, avait obtenu que la mission de Falco soit maintenue et soutenue pendant les quatre jours suivants.

Falco lui expliqua où il en était, les progrès décisifs de son enquête et les difficultés qui restaient à résoudre. Il l'assura que la lumière serait faite à temps, comme un cuisinier rassure un maître de maison sur la préparation d'un grand repas : une affaire sérieuse, mais qui ne mérite pas tant d'inquiétude. Éarinus nous embrassa gentiment, alla rapidement saluer le maître de maison, puis, comme un papillon, s'en alla sur la galère rapide rejoindre son maître, qui était aussi le maître terrible de Rome et du monde.

Une aide devait nous advenir, décisive, mais plutôt inattendue.

## Chapitre IX

### Une Dame bien informée, une taverne bien mal famée

**A**u matin je me sentais bien remis. J'avais passé le début de la nuit à parler doucement avec Phôtis, entre l'oreiller et les étoiles. Elle était surprise de ce que j'avais retenu de mon entretien avec les Chrétiens. Elle-même était fidèle d'Isis, qui dans cette région est la déesse au dessus de toutes les autres ; mais elle n'avait pas une image négative des disciples de Chrestos ; ce qu'elle en connaissait par les conversations avec ses amies ne correspondait point à ce que j'avais rapporté. Elle voyait en eux surtout des gens purs et doux, qui attendaient le Royaume de Dieu et partageaient leur amour autour d'une table. Pour ma part, je me méfiais des gens qui n'ont qu'un Dieu sans être pour autant des philosophes : ils pensent avoir raison toujours et contre tout le monde.

Falco m'avait demandé d'annuler toutes mes leçons pour les quatre jours. Avec l'autorisation de mon patron, je réunis mes élèves et leur donnai des devoirs et des lectures, furieux contre le malheur de la cité qui nous empêchait de vivre une vie vraiment humaine ; excité d'autre part à l'idée d'agir dans une si grave affaire.

C'est le rêve secret de tous ceux qui passent leur temps à lire et à réfléchir que de participer à la vie du monde, particulièrement dans ce qu'elle a de violent et d'imprévisible. De ce point de vue, Épicure et

Lucrèce ne me conviennent guère. Je ne vois pas ce qu'il y a de douceur à voir un navire sombrer sans tenter de faire quelque chose pour les naufragés.

C'est alors que Vésédia me fit appeler. Légèrement contrarié de devoir consacrer mon temps aux mondanités, j'espérais que l'entretien serait bref. Il fallut d'abord attendre le départ du sempiternel médecin. Quand je fus auprès de son lit, à l'ombre de la treille, la Dame éloigna ses servantes.

« Mon ami, j'ai confiance en toi. Tu es de la région, d'une famille estimée depuis longtemps, ta réputation est sans taches, tes connaissances impressionnantes et ton avenir brillant. De plus tu es un garçon charmant et les jeunes filles de la villa en disent plus que moi sur la question.

En revanche, peut-on vraiment faire confiance à cet affranchi de Vespasien, ce Falco, sale et négligé, qui ne connaît rien à la Campanie, ignore sans doute le grec, et s'occupe surtout de nettoyer son nez et ses oreilles ? Pour le moment, en tout cas, il ne réussit à rien. »

Je protestai de l'intelligence pénétrante, de la force de caractère et de la persévérance du personnage, qui saurait à coup sûr remonter aux coupables. Je lui expliquai ses découvertes, la différence qu'il avait établie entre les meurtres du maniaque et le massacre de l'école, et sur ce point le rôle des gladiateurs, mercenaires et assassins. La rumeur qui montait contre les Juifs et les Chrétiens servait sans doute les intérêts de quelqu'un.

La Dame m'écoutait les yeux à demi fermés, avec une moue de scepticisme. En réalité, j'ai bientôt compris qu'elle était globalement convaincue, mais qu'il lui faudrait un moment pour accepter de féliciter un simple affranchi qui n'était même pas d'ici et se curait les oreilles grossièrement. Elle se tut un long moment, en m'imposant d'attendre, la main levée, les yeux fermés pour de bon.

Elle me fit signe enfin d'approcher et, à voix basse, me demanda de parler moi-même plus bas, comme si quelqu'un pouvait nous entendre. Elle parlait en grec.

« Vois-tu, je crois que tu devrais faire trois visites en ville. Oui, trois visites.

La première à l'auberge du Taureau Noir, chez Éros, un cabaretier qui a eu une drôle de vie et qui n'a pas, mais alors vraiment pas intérêt

à ce que Domitien entende parler de lui. Son vrai nom, c'est Asiaticus, le fameux Asiaticus. Comment ? Tu ne connais pas Asiaticus ? Mais qu'est-ce qu'on vous apprend dans vos écoles ? Ah oui, c'est vrai, tu es trop jeune, et on n'apprend pas la vie d'Asiaticus aux petits enfants. C'est sûrement dommage, ça les instruirait.

Il est né ici, à Pouzzoles, d'une femme esclave, dans la villa d'un sénateur, qui d'ailleurs, dans sa jeunesse... Bon, ne nous égarons pas. C'était un mignon petit garçon de onze ans quand Vitellius l'a remarqué chez le sénateur, où il aidait à la cuisine – Vitellius traînait toujours dans les cuisines ; il l'a acheté et en a fait son mignon – c'était bien avant que ce gros dégoûtant devienne un empereur très provisoire.

Deux ans plus tard, le gamin trop dégourdi, s'est enfui et s'est installé dans notre ville, où il se sentait chez lui, pour vendre dans la rue de la piquette, et autre chose le soir. Vitellius l'a retrouvé et jeté dans les fers comme esclave fugitif. Mais il faut croire qu'il l'avait dans la peau, puisqu'il l'a repris dans son lit. Seulement le garçon le volait tout le temps. Exaspéré, le gros l'a vendu à un patron de gladiateurs itinérant ; on l'avait mis à la fin du spectacle où il aurait servi de cible au tir de javelots.

Mais Vitellius n'a pas supporté, lui a pardonné et l'a affranchi. Une fois devenu César, il lui a même donné l'anneau de chevalier. Une honte pour l'ordre équestre, auquel nous appartenons. Quand les affaires de Vitellius ont mal tourné, très mal pourrait-on dire, le filou a disparu en hâte, bien sûr, mais cette fois il a changé de nom, et quelque temps après, un coup de poignard l'a défiguré. Du temps de sa splendeur, il avait apparemment mis de côté un bon petit pécule pour des jours difficiles.

Il est revenu à Pouzzoles, qui pourtant avait pris parti contre Vitellius ; ce n'était pas prudent, mais il se croyait méconnaissable et puis c'est ici qu'il est à l'aise, qu'il se sent chez lui. Il s'appelle maintenant Éros, nom que son physique, je crois, ne justifie plus du tout, et avec ses économies – un des bijoux dont l'avait jadis orné son maître suffisait pour acheter un quartier de la ville – il s'est offert l'auberge du Taureau Noir près de la caserne de gladiateurs. Sa clientèle devrait intéresser Falco.

Bon, passons à la deuxième visite : vous devez aller au marché aux esclaves ; elle ne donnera peut-être rien, cette visite, mais je dois te raconter encore une chose. Mon mari, le père de ton patron, a été Duumvir il y a pas mal d'années. Soit dit en passant, s'il était encore parmi nous, tout cela aurait été vite réglé et pas besoin de Falco et de ses Prétoriens.

Figure-toi qu'à cette époque il y a eu des meurtres du même genre qu'à présent, dans les lupanars ou les rues mal famées. On a fini par saisir le maniaque sur le fait, en train d'étrangler une gamine près de l'ancien amphithéâtre. Or, sais-tu comment on l'a pris ? C'est qu'on l'avait repéré au marché aux esclaves où il se comportait comme un fou, et quelqu'un l'avait signalé aux magistrats, qui ne dormaient pas debout à cette époque, et les vigiles l'ont reconnu et suivi.

C'était un chevalier, figure-toi, un homme jadis bien connu, qui s'était ruiné en achetant des filles au dessus de ses moyens, il avait dû revendre sa maison et ses esclaves. Il paraît qu'en fait, il ne pouvait pas tellement s'amuser avec les filles, la nature n'avait pas été généreuse avec lui, il voulait se venger ou quelque chose comme cela. Je n'ai pas été voir les détails.

La troisième visite, tu ne la feras pas si tu te crois plus malin qu'une vieille dame veuve et malade, mais tu auras tort : il faudrait aller consulter Télésilla, la magicienne qui se tient près de l'agora d'Héphaïstos, ou de Vulcain, au milieu des fumées de soufre. Elle te donnera peut-être les clefs qui vous manquent. Voilà, il faut que je me repose, parler me fatigue beaucoup. »

Abasourdi, je l'ai remerciée et j'ai pris congé en bégayant. Falco allait partir en ville ; il écouta mon rapport, édulcoré, on s'en doute, des commentaires sur l'affranchi de Vespasien, si sale et mal élevé. Il écouta le programme des trois visites sans manifester étonnement ni admiration, mais très concentré. Il répondit, après un moment de silence :

« La première visite, j'y allais de ce pas, mais j'ignorais en effet l'identité du propriétaire. Cette information va me faciliter le travail.

La deuxième paraît une bonne piste, mais les chances sont plus minces. Il faudra de l'aide et du doigté, et l'intervention de la Fortune...

La troisième, tu la feras tout seul si tu veux. On verra...

Il est certain, en tout état de cause, que cette Dame rendrait de grands services à César, qui souhaite tout savoir sur tout le monde pour faire rentrer les impôts, maintenir l'ordre et prévenir les complots. Plus maline que tous les agents secrets du Prince, elle ferait tout cela sans sortir de son lit. J'aimerais tout de même bien savoir comment elle a appris l'identité d'Asiaticus. Dommage, n'est-ce pas, qu'elle ait pour moi si peu d'estime. »

Cet homme, à l'évidence, devinait les choses qu'il ne pouvait entendre. Mais je n'ai pas menti en répondant :

« Pour une fois, tu as tort, Falco, de juger si vite de ce qu'elle pense ; elle ne dit pas toujours ce qu'elle pense au fond d'elle-même, parfois elle dit le contraire, et c'est une femme qui sait changer d'avis. En tout cas, tu as raison sur un point : certaines femmes m'étonneront toujours. »

Pendant que nous nous rendions à pied au quartier de l'amphithéâtre, accompagnés par un Zéphyr tourbillonnant, Falco m'annonça qu'à tout hasard ses quatre Prétoriens nous suivaient discrètement, en tenue civile, et qu'une troupe plus consistante de trente Prétoriens, venue en secret de Misène, était en train de s'installer non loin, aux abords de la ville. Falco ne faisait pas confiance aux vigiles pour une telle mission : il préférait se fier à une élite fidèle et puissante ; à savoir aux gardes de César. Il fallait prévoir le pire, car, après tout, les gladiateurs vivants sont ceux qui savent se battre, et ceux que nous cherchions n'avaient peur de rien, et rien à perdre.

Falco plaça les quatre Prétoriens, méconnaissables sous leur cape informe, en face de l'auberge, à l'ombre d'un micocoulier, et Zéphyr tout près de l'entrée. La salle était pleine. Des dizaines d'hommes étaient attablés là, dans un brouhaha et une odeur terribles. Les servantes se frayaient un chemin à leurs risques et périls parmi des montagnes de muscles en sueur.

Il nous fallait trouver le patron, l'Éros décati qui avait, au temps de sa fleur, partagé la couche d'un empereur... Ce ne fut pas difficile. Il trônait, vautre sur une sorte d'estrade où dansaient deux filles bien enveloppées, au son d'une musique presque inaudible à cause du bruit. Le visage balafré, il était devenu obèse, comme son maître avant lui. Il m'a paru d'ailleurs qu'il imitait, volontairement ou non, l'allure

d'un César, mais selon une version vulgaire, écœurante, ridicule dont, après tout, Vitellius lui avait donné le modèle.

Falco se dirigea vers lui directement, mais ne put l'approcher : deux costauds lui barrèrent le chemin, le repoussant assez brutalement. Il changea aussitôt de tactique, et chercha deux places libres sur un banc.

Nous voilà en train de siroter une infâme piquette en examinant nos voisins. Il y avait là une douzaine d'hommes, particulièrement forts et la mine brutale, qui me parurent pouvoir être des gladiateurs en goguette ; les autres consommateurs pouvaient passer pour des ouvriers, des porteurs de litière ou de ballots, des âniers... Je ne voyais pas le moyen de repérer nos assassins dans cette élégante compagnie, en admettant qu'ils soient présents à ce moment-là. Mais la Fortune semblait, cette fois, dans notre camp, et Falco n'était pas homme à laisser échapper la déesse changeante, mais plutôt à la tenir par les ailes.

Il se pencha vers moi et me montra discrètement une table où trois supposés gladiateurs braillaient et riaient à gorge déployée : une des danseuses venait de les rejoindre, et s'installait sur les genoux de deux d'entre eux. Une autre fille débraillée descendit de l'étage et vint s'asseoir en leur compagnie.

« Ceux-là ont de l'argent, n'est-ce pas ? Inutile de fouiller leurs poches. Il suffit de voir où vont s'asseoir les filles pour savoir ce que les clients ont à dépenser. »

Il expédia Zéphyr au dehors en mission secrète – prévenir les Prétoriens de se tenir prêts à intervenir. Il griffonna ensuite quelques mots sur un tesson, appela une servante et lui dit de le porter à son patron. Celui-ci prit l'objet avec indifférence, mais quand il y porta son regard, l'effet fut prodigieux. Il laissa tomber au sol le gobelet d'argent où il allait boire et tourna vers nous une figure décomposée d'une vilaine couleur blanchâtre. Comme le dit un de nos proverbes, un homme brave ne meurt qu'une fois, mais les lâches meurent plusieurs fois par jour. Celui-là avait commencé une série brève mais intense.

« Sur ce tesson j'ai juste écrit son nom, tu vois, et ça marche encore mieux que le décret de César avec l'autre... Je lui ai aussi proposé une entrevue, qui me priverait de la compagnie des trente quatre Prétoriens qui m'attendent pour le repas. Il va nous inviter à une rencontre discrète, j'espère. »

Il fallut sortir et attendre un petit moment dans une ruelle adjacente ; Zéphyr repartit avec un nouveau message pour les Prétoriens. Il s'agissait, je l'ai su plus tard, d'organiser un guet-apens avec l'ensemble de la troupe ; la précaution devait se révéler fort utile. Entrés par une petite porte, nous attendons à nouveau dans une courette où le personnage nous rejoint, accompagné de ses costauds. Il nous fait asseoir et essaie de faire bonne figure, mais à l'impossible, n'est-ce pas, nul n'est tenu. « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Tu vois, nous sommes plus forts que toi. Nous savons qui tu es, toi non ; tu ne sais pas non plus pourquoi nous sommes ici. Soyons clairs : ou tu fais ce que je vais te dire, ou je te donne à Domitien avant ce soir. Moi, en fait, je n'ai rien contre toi, et le Prince n'est pas obligé de savoir le vrai nom de quelqu'un qui m'a aidé, n'est-ce pas ?

— Mais de quoi suis-je coupable, au fond ? Je suis depuis des années un honnête cabaretier...

— Ah ! sur ce point, c'est vrai, tu en sais plus que moi ! Comment pourrais-je connaître toutes tes crapuleries ? Même ton tendre ami Vitellius avait renoncé à en faire le compte ! Mais je suis sûr qu'en cherchant un peu... Par exemple, avec quoi as-tu payé cette grande auberge ? Pour le moment, je veux les noms de ces gladiateurs si riches et si gais... Tu sais, à la table juste à côté de l'escalier... Et aussi le nom de celui ou de ceux qui les paient.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ce sont des hommes libres, de très bons combattants... C'est normal qu'ils soient riches. »

Sa gorge se serrait si fort qu'il avait du mal à parler, et ses mains tremblaient : il savait évidemment quelque chose de grave.

« Oui, César veut leur faire une proposition financière... Tu leur diras ça ; pour les fêtes de son triomphe, ici à Pouzzoles... Tu sais qu'il aime les grandes fêtes dans l'amphithéâtre... Dans ce bel amphithéâtre si grand que la cité a bâti il n'y a pas si longtemps.

— Vous savez, ils ont des amis... puissants... Moi, je ne suis plus rien... Un cabaretier... Mais eux... des amis puissants... Sinon, ces meurtres... Mais moi je ne sais rien, bien sûr !

- Ah ? Des amis puissants ? Moi aussi, j'ai un ami assez puissant, figure-toi. Vraiment. En plus, cet ami, il a, disent les méchantes langues, très mauvais caractère ; mais je pense que tu l'amuseras beaucoup avec tes histoires. Tu as très bien compris de quoi il s'agit.

Écris ici les noms des gladiateurs assassins et aussi ceux de leurs amis très puissants ; et après tu iras leur dire que quelqu'un les attend dehors pour cette embauche très intéressante. Nous, nous attendons au coin de la rue. »

Le gros bonhomme écrit deux séries de noms sur une ardoise et s'en va en essayant de garder sa dignité.

La suite fut simple et rapide, mais spectaculaire.

À peine sont-ils sortis du bouge que Falco aborde les quatre gladiateurs et, tout en parlant avec force gestes de la main, il les éloigne de leur repaire. Soudain il fait quelques pas de côté et la placette s'emplit de Prétoriens en uniformes et en armes qui se resserrent sur eux. L'un des tueurs, un coutelas à la main, se précipite vers Falco, mais un javelot tiré avec précision lui transperce la poitrine de part en part : à terre, il a quelques soubresauts d'agonie en vomissant un flot de sang. Les autres baissent les bras : l'homme est ainsi fait que même un gladiateur, au lieu de périr dignement dans un combat désespéré, préfère gagner quelques jours de vie et mourir dans un supplice atroce.

Falco va calmement remercier le Prétorien qui l'a sauvé, et qui récupère son arme en l'arrachant du corps palpitant. En un moment, devant les badauds médusés, l'affaire est faite, la place est nette, les survivants emmenés vers Misène.

Falco n'avait pas l'air satisfait. Il regardait d'un air dubitatif la liste que lui avait remise Eros.

« Oui, mais les noms des chefs, des commanditaires, m'ont tout l'air d'être sans valeur. Il a écrit n'importe quoi. Qui a payé ces brutes ? On aura beau faire : si ça se trouve, ils ne le savent même pas ; ils ont reçu la moitié de l'argent, un intermédiaire leur a donné le programme de l'horreur, ils ont fait le travail et on leur a donné le complément. »

Comme souvent quand un problème l'excitait, il se grattait le dos à deux mains.

« Il va falloir lui faire peur, à l'affreux mignon. À moins que... »

Impossible de connaître la fin de la phrase.

« Bon, demain matin, tout le monde au marché. »



## Chapitre X

### Quand Falco fait son marché

La deuxième visite du programme eut lieu le lendemain. Il s'agissait du marché aux esclaves, dans la ville basse, non loin du port. Ni lui ni moi n'ayant l'allure d'un acheteur de luxe, Falco avait demandé à notre hôte, mon patron, Quintus, bien connu et respecté, de participer à cet épisode de l'enquête, pour donner plus d'autorité à notre équipe et plus de vraisemblance à un éventuel marchandage. Lui-même passerait – sans trop de difficulté – pour l'esclave à tout faire, et moi pour le nouvel intendant.

Quintus Valérius nous rappela les données du problème. « Vous cherchez peut-être une aiguille dans une botte de foin. Comme vous le savez, malgré le nouveau port que les Césars ont bâti à Ostie, celui de Pouzzoles est l'un des plus grands centres du commerce des esclaves en Italie. Beaucoup sont expédiés directement à Rome, mais le marché local n'en est pas moins considérable. On s'y procure de la main d'œuvre pour les champs, les ateliers et les constructions, mais aussi des domestiques pour les villas de la côte. C'est surtout la marchandise de luxe qui mérite le détour.

Des bateaux entiers déversent chaque jour sur nos quais des femmes, des filles, des garçons par dizaines, voire par centaines. Les clients ou les curieux accourent par milliers. La plupart des acheteurs viennent des villas de toute la région ; souvent ce sont des courtiers qui se

chargent de repérer les bonnes affaires. Le marché lui-même regroupe une vingtaine de marchands, les uns spécialisés dans les objets courants, les autres dans la marchandise de luxe. Le prix varie selon l'âge, la beauté, la santé, la vivacité, et plus encore selon l'origine – de quelques milliers de sesterces à plus de cent mille, le double parfois. On peut ainsi choisir d'acheter une très belle vierge, ou un garçonnet susceptible de devenir un Ganymède, pour le prix d'une grande maison de ville ! C'est sans doute de la folie, mais il en va ainsi.

Moi-même je ne suis guère du genre à me ruiner pour une poitrine appétissante ou une paire de fesses, mais des amis me demandent parfois mon avis avant d'engager des sommes aussi énormes ; je connais les différents marchands et leurs spécialités. Où veux-tu que nous allions d'abord ? »

Falco, que le contexte rendait pour l'instant plus élégant qu'à l'ordinaire, se grattait le bout du nez avec le petit doigt.

« Celui qu'on cherche, à mon avis, doit s'intéresser à la marchandise de luxe ; ce n'est pas sûr, il est vrai ; il aime sans doute aussi les filles souillons et les gamins des rues, puisque ce sont ceux-là qu'il a tués. Mais ils constituent peut-être pour lui un pis-aller, et puis ce sera plus vite vérifié : je suppose que les articles précieux sont moins nombreux. Conduis-nous, si tu le veux, à ce qu'il y a de mieux. De toute façon ce n'est pas moi qui paye... »

Il avait toujours le mot pour rire. Nous sommes entrés sur la place du marché, où la foule des clients et des curieux était considérable. Nous sommes passés rapidement devant des files d'hommes enchaînés, des troupes d'enfants, des groupes de femmes ; certaines serraient contre elles des nourrissons, et j'ai pensé à l'explication que m'avait donnée Quintus de la « paix romaine ».

La foule, surtout des curieux, se regroupait autour de quelques estrades où se tenaient, attachée à un poteau par un pied ou une main, une marchandise plus intéressante, des corps jeunes et nus offerts à la vue de tous, avec le prix inscrit sur un écriteau ou peint sur leur ventre : belles jeunes femmes aux formes épanouies, adolescentes fines et fraîches, à la mine effrayée, garçons de huit à quinze ans aux longs cheveux. Les plus jeunes avaient été formés à interpeller les passants en criant des invites obscènes ou comiques, et de fait beaucoup

d'hommes s'amusaient à leur répondre sur le même ton. Mais, sans s'attarder à ce spectacle banal, notre guide allait plus loin.

On nous fit entrer dans une cour, sorte d'arrière-boutique isolée de la foule et rafraîchie par une fontaine, où l'on pouvait admirer une douzaine d'articles de luxe, surveillés par deux gardes armés de fouets et de gourdins.

Chacun de ces objets humains et vivants était installé sur une sorte de petite estrade ronde qu'on pouvait faire tourner, afin de le voir sous tous les angles ou de vérifier de la main sa qualité et sa santé, l'état des dents, la douceur de la peau, la courbe d'une nuque sous les longues boucles. Aucun, qu'il s'agisse des garçons ou des filles, n'avait sans doute plus de vingt ans ni moins de dix. Tous les types étaient représentés, depuis les chairs blanches ornées de chevelures noires, jusqu'aux beautés germaniques ornées de longues tresses blondes, ou celles, sauvages et mystérieuses, aux grands yeux gris, venues de quelque désert d'Afrique. La plupart étaient nus, certaines filles vêtues d'une tunique de gaze. Ils n'étaient point enchaînés, et dès qu'on s'approchait d'eux, ils esquissaient un gracieux pas de danse, se trémoussaient en chantant ou nous envoyaient des baisers. Le prix n'était pas visible... C'était sans doute mieux ainsi !

La beauté, quelle que soit son contexte, a quelque chose d'émouvant quand elle atteint un tel niveau. Je me suis rappelé cette épigramme de Martial regrettant de ne pouvoir déboursier cent mille sesterces pour un beau garçon... Pour moi, je trouvais que ma Phôtis valait bien ce qu'on voyait là, et beaucoup davantage. Quintus faisait mine de scruter les défauts éventuels d'une splendide jeune noire au port de princesse, coiffée d'un diadème en poils de singe et seulement vêtue d'une ceinture de perles d'ivoire.

Falco, lui, prenait un air égrillard assez bien imité, mais qui ne pouvait plus me tromper : il faisait bien sûr partie de son projet. Voilà qu'il soulève d'un coup une tunique de soie qui pourtant dissimulait bien mal les rondeurs d'une beauté orientale. Sans doute déçu du peu de réactions, il avise un couple de petits adolescents, garçon et fille, qui se tenaient enlacés par la taille. Ils se ressemblaient de façon troublante ; des jumeaux à coup sûr, si gracieusement déguisés en Amour et Psyché qu'on croyait voir une œuvre d'art vivante – un des clous de l'exposition, dont je n' imagine même pas le prix. Falco

soudain se met à faire tourner leur socle de plus en plus vite. Psyché doit s'accrocher à son frère et tous les deux rient, puis crient par peur de tomber.

Cette fois, malgré son estime pour Quintus Valérius, le marchand s'interrompt pour faire intervenir les deux gardes. Ils s'approchent pour arrêter la machine et éloigner l'énergumène qui se débat de façon grotesque.

« Cet homme qui t'accompagne, le connais-tu ? Est-ce ton esclave ? Il aurait pu blesser et abîmer ces deux bijoux d'une valeur inestimable, qu'un courtier de César a failli acheter tôt ce matin ; il va sans doute revenir dès demain, mais il devait discuter avec l'intendant du Prince.

Nous ne pouvons pas admettre un tel comportement dans notre établissement, tu peux le comprendre. D'autant qu'il n'est pas le seul, loin de là. Ce genre de personnage est une plaie de notre métier. Il y a trois jours, nous avons dû chasser un bonhomme bizarre qui non seulement caressait tous les articles de façon insistante et obscène, mais il pinçait, tordait, cherchait à faire mal, à blesser avec un petit rire. Une marchandise d'un tel prix ! Je t'assure, dans mon métier... »

— Bien sûr, je te comprends. Excuse en tout cas cet homme, c'est mon homme à tout faire, il est un peu simple, mais pas méchant. Je le punirai, mais c'est moi le responsable. Toute cette beauté lui a fait tourner la tête. Et alors, ce type bizarre, il n'est pas revenu ?

— Si, il revient tous les matins, il embête d'autres marchands et finit par revenir chez moi parce que j'ai du matériel beaucoup plus chic. Il est fou, mais il a bon goût. Dès qu'il arrive, nous lui faisons vider les lieux. Nous l'avons signalé aux vigiles qui n'ont rien fait, comme d'habitude.

— Un esclave, comme le mien ?

— Non, non, je ne sais pas. De toutes façons, quand ce n'est pas celui-là, c'est un autre. »

Les questions, les gens de son milieu n'aiment pas beaucoup. Il se referma comme une huître fraîche du lac Lucrin. Nous sommes sortis en bafouillant mille excuses nouvelles. Falco, lui, était ravi de sa prestation, mon patron nettement moins, tout en reconnaissant la relative efficacité de la ruse. Mais Falco tenait à ne pas être trop largement reconnu pour ce qu'il était ; de ce point de vue, il était contrarié d'avoir dû se découvrir plusieurs fois, trop souvent sans

doute ; malgré les déclarations du marchand, il refusa, pour une raison que je n'ai pas comprise à ce moment-là, de faire appel aux vigiles de la cité.

« Nous l'aurons aujourd'hui ou demain. Mais je ne veux pas que cela se sache dans la ville avant que je le décide. »

Falco a proposé à Quintus qu'il retourne sans nous à la villa pour ne pas s'exposer inutilement, et qu'il reçoive ses clients comme un jour ordinaire. Ensuite, nous nous sommes dispersés dans le marché. Les Prétoriens en civil restaient groupés comme une bande de marins profitant d'un moment à terre. Zéphyr tenait la main de son maître et tirait la langue aux gens en toge. Le temps passait, et nous allions chacun à notre fantaisie, faisant mine d'admirer ou de critiquer. Chaque étal avait sa marque, ses spécialités, sa gamme de prix. Les choses se passaient dans l'ensemble correctement.

Les curieux, évidemment plus nombreux que les acheteurs, profitaient de l'occasion pour se régaler les yeux et certains avançaient les mains ; un marchand jovial criait : « Et chez le marchand de fruits, on vous laisse tâter la marchandise ? Et chez le marchand de poissons ? » Plusieurs de ces indéliçats pouvaient passer, à la rigueur, pour notre tueur, dont nous n'avions qu'une description insuffisante. Comme nous en avait prévenu Quintus, c'était chercher une aiguille dans une botte de foin. Mais la patience, paraît-il, paye toujours : c'était la devise de Falco.

Il ne manquait pas de bonhommes à l'allure particulière. L'un d'eux faillit nous bousculer dans son agitation ; son visage m'a rappelé quelqu'un, mais de façon très fugitive, et il se perdit dans la foule. Un autre attira aussitôt mon attention, le visage osseux, drapé dans un manteau mal adapté à la saison, et qui tournait sans oser s'approcher des estrades, à la fois attiré et peureux, comme un chien que son maître a battu. Aussitôt, je me suis rapproché de Falco et lui ai montré le personnage. Il a réfléchi un instant, a cligné de l'œil, puis s'est penché vers Zéphyr et lui a expliqué assez longuement sa mission.

Le gamin s'approche de l'homme, le tire par le manteau et lui dit quelque chose ; l'autre discute un moment, semble intéressé et le suit discrètement. Nous mêmes lui emboîtons le pas, les Prétoriens formant l'arrière-garde plus loin. Arrivé près du port des pêcheurs, Zéphyr le conduit vers la grève, non loin de l'endroit où le dernier

crime a été commis. L'homme soudain paraît inquiet, déstabilisé ; il regarde sur les côtés, se retourne et finit par nous apercevoir et comprendre qu'il est pris. Il tente de s'enfuir mais pour lui rien ne va plus : il est cerné, et, tremblant, se laisse lier les mains sans articuler un mot. Nous nous asseyons sur un muret, pendant que Zéphyr s'envole, cette fois pour nous ramener notre témoin de l'autre nuit.

Je demande à Falco comment il a réussi à attirer si facilement sa proie dans ce piège.

« Oh, quand on commence à connaître le caractère de celui qu'on cherche, on l'attrape plus facilement. Zéphyr lui a proposé de passer un moment tout seul avec sa petite sœur pour un as. Un bonhomme de ce genre ne peut pas résister à une proposition pareille. Cela dit, ce n'est pas un imbécile, nous nous en doutions. J'aimerais bien connaître sa profession. »

Là-dessus, je dévisage notre criminel, et stupéfait je reconnais Lakanos, un vieux philosophe cynique qui avait sévi à Naples dans ma jeunesse et que je n'avais pas revu depuis quatre ans au moins. On disait qu'il était parti pour Rome. Sa réputation de mains baladeuses convenait à la rigueur au profil que nous recherchions, mais Falco se renfroga : « Un philosophe... Que veux-tu que j'en fasse ? Ce n'est pas un philosophe que je cherche... »

Le témoin arriva en courant presque aussi vite que le messager. Dès qu'il aperçut le prisonnier, il voulut se jeter sur lui ; il fallut le retenir ; mais il le regarda face à face, et resta la bouche ouverte ; il déclara enfin d'une voix blanche : « Mais non, c'est pas lui du tout... »

Une rapide enquête révéla que le louche personnage était discrètement arrivé deux jours auparavant de Sardaigne, où les autorités de Rome l'avaient relégué pour un temps indéterminé. Domitien n'aimait guère les philosophes, et celui-là, à vrai dire, on ne voit guère qui aurait pu l'aimer... Supportant mal les charmes de la vie en Sardaigne, il avait tenté de revenir en terre civilisée.

Il n'a jamais compris comment on l'avait si tôt repéré et réexpédié dans la grande île pour qu'il puisse philosopher parmi les gardiens de cochons noirs qui, après tout, pourraient volontiers adopter la sagesse cynique.

Falco, sombre, en s'écrasant le nez du doigt déclara dans son style laconique : « Raté. Nous avons perdu notre journée. »



## Chapitre XI

### L'archer, le tavernier et le médecin

**L**es gladiateurs prisonniers étaient arrivés aux casernes de Misène. Le préfet en informa Éarinus qui transmit cette bonne nouvelle au Prince. Le jeune castrat obtint sans difficulté l'autorisation de traverser la baie une fois de plus pour féliciter et remercier les auteurs de cet exploit.

Il arriva de bonne heure le lendemain matin. Nous l'attendions tous sur le quai ; même Dame Vésédia avait descendu les marches, soutenue par ses deux servantes et surveillée par son médecin.

L'imagination de notre César, alliée à celle de son couturier, était apparemment inépuisable : le favori était devenu un oiseau exotique, légèrement paré de plumes multicolores. On s'habitue à tout ; il fut reçu avec une sorte de déférence affectueuse. Il nous raconta que les gladiateurs avaient cherché à nier ; ils avaient bientôt reconnu leur crime, mais – comme l'avait pensé Falco – ils ignoraient le nom de leur commanditaire, qui communiquait avec eux par des intermédiaires anonymes. Tout se passait néanmoins à l'auberge du Taureau Noir... Ils finiraient en spectacle aux prochains jeux, sans doute chargés de combattre quelques tigres à mains nues.

Falco n'était toujours pas content. Il rappela que sa mission était de découvrir les responsables de tous ces crimes, et qu'à son tableau de chasse il manquait un fou dangereux, et aussi les plus coupables, ceux

qui cherchaient par la terreur à provoquer des émeutes sanglantes. Pour le moment, il avait certes des perspectives assez précises, mais pas de piste définitive.

Phôtis et Dame Vésédia avaient organisé une sorte de collation pour remercier Éarinus et Falco. Celui-ci cherchait Zéphyr pour qu'il reçoive quelque honneur mérité et un paquet de bonbons au miel ; mais le gosse arriva en courant, non pas pour profiter de la fête, mais pour annoncer qu'il se passait quelque chose à la porte de la villa.

On venait d'y trouver, agonisant avec un râle affreux, dans une mare de sang, un gros homme au visage balaféré. Nous nous sommes précipités, Falco, Quintus et moi, pour voir ce qui se passait. Une flèche l'avait percé par le nombril. Quintus, inquiet et interloqué, demanda qui était ce personnage et ce qu'il convenait d'en faire. Falco lui expliqua la double identité d'Asiaticus, qu'on venait à l'évidence de punir pour sa collaboration ; sans doute l'impérial aubergiste avait-il essayé de trouver un refuge plutôt désespéré auprès de l'autorité de César. Falco ordonna de faire porter le mourant à l'intérieur :

— « En voilà au moins un qui ne franchira pas le seuil du pied gauche. »

En fait, il espérait en tirer un ou deux noms, et le Prince serait heureux de voir le corps de ce digne représentant du glorieux règne de Vitellius. On a entendu à ce moment-là un bruit de galop, un sifflement, et une flèche vibrait, fichée dans le tronc d'un cyprès, à deux pas de nous.

« Là, ils commencent à m'énervier », conclut Falco en se mettant à genoux pour ôter méticuleusement un caillou de sa sandale.

Des esclaves portèrent le gros homme vers le cabinet de travail de Falco, on l'étendit sur une table. Nous étions là, Quintus et moi, et Éarinus avec sa garde entra lui aussi, sans manifester émotion ni dégoût. Il regardait, pensif, cet homme grotesque qui caricaturait de façon révoltante et tragique son propre destin.

Falco réclama la présence de Xénophane de Pergame, le brillant médecin de la Dame. Celui-ci se présenta, affichant la lassitude de l'homme compétent qui a examiné le mois précédent des milliers de mourants percés d'une flèche dans le ventre. Falco sortit un instant pour donner une instruction à Zéphyr, puis demanda en latin :

— Penses-tu qu'il puisse survivre ?

L'autre fit mine de ne pas comprendre : un grand médecin est grec et ne parle que le grec... Voyant la physionomie de Falco, il répondit néanmoins en latin, mais dans un latin vraiment très laconique.

— Non.

— Qu'il puisse me répondre ?

— Non.

— Es-tu chirurgien ?

— Je connais tous les domaines de la médecine. La chirurgie n'est pas le plus savant.

— Peux-tu arracher la flèche ?

— Je n'ai pas sur moi l'extracteur adéquat.

— Peux-tu l'arracher tout de même ?

— Il en mourra aussitôt.

— Si on la laisse ?

— Il en mourra dans un moment. Mais je ne dois pas tuer mes patients. Le serment d'Hippocrate...

— Tais-toi. »

Falco fit signe à l'un des Prétoriens d'arracher la flèche. Le soldat y réussit, non sans efforts. Le mourant poussa un cri abominable. Un jet de sang jaillit à gros bouillons, et le gros homme, après une brève et violente agonie, rendit son dernier souffle.

Éarinus, imperturbable, demanda à examiner la flèche ; il s'interrompit soudain, se tourna vers Xénophane et lui dit d'un ton sec que je ne lui connaissais pas et qui faisait contraste avec sa voix enfantine :

— Tu es là pour faire ton travail, pas pour me regarder de cette façon.

Personnellement, je n'avais rien remarqué, mais l'autre blêmit ; sa pâleur s'accrut quand il vit les Prétoriens mettre la main sur la garde de leur glaive, et, après avoir approché un miroir de la bouche de la victime, il demanda précipitamment s'il pouvait se retirer, le décès ne faisant aucun doute.

— Oui, dit Falco ; mais Dame Vésédia demande que tu passes la voir, elle se sent mal.

Éarinus cependant rendait à Falco la flèche dégoutante de sang. Il en montra la pointe, longue comme un doigt, en forme de feuille, et plus particulièrement l'ergot, sur le côté, destiné à empêcher l'extraction.

— C'est une flèche parthe, ajouta-t-il simplement.

Je dois dire que depuis quelques jours, je voyais des choses extravagantes et je rencontrais des gens étonnants ; Éarinus n'était pas le moindre ; mais qu'il fût expert en archerie orientale, voilà qui dépassait mon entendement. Falco apparemment trouvait cela normal.

— Oui, d'ailleurs nous avons entendu la course d'un cheval. Un archer à cheval. On devrait pouvoir retrouver ce Parthe égaré loin de son Euphrate natal avant qu'il ne cloue aux arbres quelques uns d'entre nous.

Pendant qu'on chargeait le cadavre sur la galère, Falco plaça deux Prétoriens devant la chambre de la Dame ; il attendait, je l'ai su par la suite, le retour de Zéphyr, qu'un cocher avait conduit quelque part en urgence. De fait, il arriva bientôt, accompagné de notre précieux témoin du port des pêcheurs.

Tout s'éclaircissait. Je compris que la Fortune avait cette fois décidément tourné. On entendait des cris d'indignation. Quintus discutait vivement avec les Prétoriens qui gardaient la porte de Vésédia ; à l'intérieur Xénophane protestait à grands cris. On le fit sortir enfin, solidement encadré ; on amena le témoin qui, impressionné par le rôle qu'il devait jouer dans cette affreuse histoire, ne prononça pas un mot, mais changea de visage dans l'instant et approuva gravement de la tête.

Je me rappelai soudain avoir aperçu fugitivement le médecin au marché aux esclaves, sans le reconnaître vraiment sous son manteau informe ; les remarques de Falco sur l'habileté du suspect et ses questions sur son métier me revenaient aussi à l'esprit. Il fallait, une fois encore, admirer ses déductions et ses informations, et aussi les intuitions d'Éarinus, qui avait vite fait de sentir, malgré les circonstances impressionnantes, le caractère malsain du personnage.

Maintenant que le mystère du tueur des lupanars était résolu, on s'aperçut que, dans la villa, les garçons et les filles, libres ou esclaves, avaient tous été importunés de façon déplaisante par Xénophane, qui s'était attaqué en particulier à Valéria et à Septentrion. Agissements bien imprudents : si l'un de ces deux là avait alerté Quintus, notre médecin aux instincts malades aurait été guéri d'un seul coup. Mais voilà ! les personnes agressées avaient gardé les choses secrètes par pudeur et discrétion, pour ne pas fâcher la Dame ou Quintus ; on ne se

plaît guère, de toutes façons, à révéler l'outrage dont on est la victime. Phôtis s'en voulait beaucoup, car elle avait été bien placée pour comprendre ce qui se passait. Elle avait même dû chercher un autre médecin pour la famille et les esclaves. C'est elle qui avait sans doute compris la première, et avait alerté Falco de ses soupçons.

Quintus retenait difficilement sa rage. Falco lui fit remarquer que ses poings, ou même son glaive, serait une punition trop douce, plus douce en tout cas que les griffes d'un ours ou d'une panthère.

Le petit castrat s'embarqua avec le butin de la journée, qui ne manquerait pas de réjouir son maître. Phôtis s'était chargée de faire nettoyer le bureau de Falco ; de toutes façons, je commençais à m'habituer à marcher dans le sang.

Il fallut aussi s'occuper de Vésédia, naturellement bouleversée par cette aventure. Mais, en un sens, celle-ci excitait son intelligence et sa curiosité ; elle expliqua à Falco comment elle avait choisi Xénophane, ce brillant médecin, qui avait été à Rome l'assistant du grand Pedanios Dioscorides, avant de se retirer à Pouzzoles. Falco réfléchissait.

— Sais-tu pourquoi il a quitté Rome ?

— Il m'a raconté qu'il avait hérité ici d'une belle maison. Mais une amie m'a dit qu'en fait il loue un petit appartement dans une maison de rapport. Tu penses qu'il m'a menti ? Qu'il a dû partir après un scandale ? Qu'il est ruiné ?

— Ce n'est pas moi qui le pense, Dame Vésédia, c'est toi.

— À partir de quand l'as-tu soupçonné ?

— Avant de le connaître, à partir du principe cher à Domitien : tout innocent est un coupable qui s'ignore. L'inconvénient de ce principe, c'est que cela nous donne beaucoup de suspects. Plus précisément, une petite lampe s'est allumée dans mon esprit quand notre cher Philôn m'a montré la blessure mortelle du petit pêcheur, l'autre soir, et qu'il m'en a expliqué les particularités. Que le personnage ne m'ait pas été très sympathique était plutôt en sa faveur, car j'ai remarqué que dans ce genre d'affaires, les coupables sont souvent les plus sympathiques. Mais Phôtis m'a fait part des gestes offensants qu'il s'était permis et, tout à l'heure, la réaction d'Éarinus, qui a vu juste comme d'habitude, a définitivement conforté mes soupçons. »

La noble dame était effondrée. Il est difficile d'admettre qu'on a croisé ou fréquenté sans s'en rendre compte un malade dangereux et

un assassin horrible ; pire, qu'on l'a choisi, admis dans son intimité, qu'on a mis en danger des enfants chéris.

Encore une fois, l'atmosphère du repas fut assez étrange et sombre. Vésédia était restée dans sa chambre et ne mangea point ce soir-là. Tout le monde avait quelque chose à raconter mais n'avait pas forcément envie de le faire ; les jeunes surtout étaient choqués : blottie au pied du lit de son père, la petite Valéria semblait inconsolable ; et c'est d'une main encore tremblante que Septentrion présentait les coupes de vin. Je n'avais pas le cœur à réciter Virgile ; pour meubler la conversation, et satisfaire ma curiosité, j'ai demandé à Falco comment il expliquait les compétences du jeune Éarinus en archerie parthe.

« Comment ? Ignores-tu que notre César Domitien est un grand archer, qui a jadis appris cet art avec un jeune noble parthe, otage des Romains ? Il est capable de fendre en deux d'une seconde flèche celle qu'il a tirée au centre de la cible. Son grand amusement, dans sa villa d'Albe, est de placer Éarinus devant une cible, les doigts écartés ; il tire une flèche entre chacun de ses doigts. C'est sans danger, il tire toujours juste. Éarinus est responsable du matériel et de l'entraînement de son maître. Voilà la réponse à ta question. » Cela dit, Falco se retira sans tarder.

## Chapitre XII

### Où Zéphyr nous enseigne la pêche au poulpe

La nuit était tombée. Phôtis semblait très occupée ; je suis descendu me promener au bord de la mer pour en respirer les parfums et savourer la légère musique du ressac, qu'on entend mieux au printemps, quand les cigales ne chantent pas encore, ou l'été, quand la nuit tombée elles finissent par se taire.

J'aperçus Falco, assis sur un rocher. Il observait Zéphyr, qui tout nu dans la vague, s'occupait à quelque chose. Je m'approchai pour voir ce qu'il faisait. Il avait attrapé un poulpe assez grand qu'il nous montra fièrement à la clarté de la lune. Je lui demandai comment il s'y était pris ; il m'expliqua que c'était fort simple : il mettait son pied dans l'eau devant le repaire du poulpe. Celui-ci, croyant qu'il s'agit d'une séduisante femelle, saisit le pied avec cinq ou six tentacules. Il suffit de relever la jambe et l'on a pêché un poulpe ! Je le félicitai en regrettant de ne pas avoir fréquenté quelques Zéphyrs quand j'avais son âge, et Falco lui ordonna d'aller vite donner au cuisinier la pauvre bête myope, érotomane et malchanceuse, qui de fait ne paraissait pas mériter sa réputation de ruse.

« Au cuisinier ! cria Falco, pas dans le lit d'une fille, sinon... »

Un des innombrables récits de mon marin bavard me revint à l'esprit.

« Le poulpe de Zéphyr me rappelle ce qu'on raconte en Campanie, l'histoire du poulpe monstrueux de Pouzzoles. L'animal, de proportions gigantesques, avait décidé de quitter la mer pour les égouts de la ville ; il était ainsi remonté jusqu'à un entrepôt où il pillait chaque nuit les jarres de sardines et d'anchois. Comme l'entrepôt était sous clef, le propriétaire n'y comprenait rien. Un gardien fort et courageux se laissa enfermer, mais quand il vit les tentacules monstrueux s'emparer des paquets de salaisons, il comprit que seul il ne pourrait rien faire. Le lendemain, toute une équipe armée de serpes, de sabres et de haches attendit que la nuit vienne et que le poulpe géant sorte de l'égout. Ils se jetèrent sur lui tous ensemble et le découpèrent en morceaux... »

Il m'écouta pour une fois sans se gratter ; puis, se tournant vers moi :

— J'ai l'impression, moi aussi, de combattre une bête de ce genre.

— Comme Heraklès et l'Hydre de Lerne... sans parler du crabe qui aide le monstre...

— Oui, peut-être. Je coupe un tentacule, puis un autre ; mais il en reste assez pour que tout recommence. C'est ennuyeux à la fin de se battre contre un grand poulpe dont on ne voit jamais la tête. Cette fois, il faut que je m'occupe de la tête. Il faut la couper, ou l'écraser. »

Nous avons alors entendu un appel qui venait d'en haut de l'escalier. Phôtis me faisait des signes ; je crus qu'il s'agissait d'échanger enfin quelques baisers réconfortants, mais, malheureusement, son message était d'autre nature.

« Tu sais, la nourrice, les Chrétiens... Ils ont appris quelque chose et ont pensé devoir te le dire. Il y a dans cette ville des gens qui veulent se venger de Quintus, de notre cher Quintus, qui a amené ici Falco et ses Prétoriens. On doit l'assassiner dans deux jours.

— Par Jupiter ! comment l'ont-ils appris ?

— C'est l'avantage des humbles et des esclaves : on parle devant eux sans précautions, puisqu'ils sont comme des bêtes. Sauf qu'ils entendent et comprennent. Et quand ils ont confiance... »

## Chapitre XIII

### Où l'on entrevoit la tête du poulpe

Dès la première heure, Falco vint me réveiller. Il avait l'air content. Pour plus d'une raison, il fallait agir vite, et d'abord informer Quintus. Je suggérai de demander à Vésédia de se joindre à la réunion. Après un moment d'hésitation, Falco accepta ma proposition. La nouvelle de la menace qui pesait sur le maître de maison fut reçue dans un grand silence.

On se demanda d'abord comment remonter des informations de Phôtis à leur source. Mais la situation des Chrétiens, leur habitude de la clandestinité et la réticence légitime des esclaves à trahir leur maître ne permettraient guère d'avancer rapidement.

Pour une fois, c'est grâce à moi qu'une piste a été découverte ; ou plutôt, comme souvent, grâce à Vésédia : il faut le reconnaître. Pour le moment, elle semblait surtout tracassée par les joues de Falco, envahies par une barbe peu esthétique. Je lui ai demandé si elle avait quelque souvenir d'un archer parthe dans les environs.

« Bien sûr. Tu veux parler sans doute de Chosrô. Oui, tu as raison, c'est peut-être lui qui a tiré hier sur Asiaticus. Ah ! il faut faire l'histoire. »

Nous nous sommes regardés avec une certaine inquiétude : faudrait-il remonter au siège de Rome par les Gaulois ? Aux Guerres Puniques ? À l'assassinat de César ? Ayant respiré lentement deux ou

trois fois, elle reprit la parole, le front appuyé sur sa main comme pour le soutenir :

« Vous vous souvenez peut-être de la visite que Tiridate, le roi parthe d'Arménie, a faite à Néron, deux ou trois ans avant la mort de l'empereur. Il a été reçu à Naples avec un faste grandiose, c'est-à-dire tout à fait ruineux ; et avant Rome, ici, à Pouzzoles, on lui a offert des jeux d'un luxe inouï.

On y a vu combattre une troupe de trente nains casqués et armés de sabres contre cinquante femmes noires brandissant des piques ; ils les ont vaincues, non sans mal. Les dix ou douze nains qui tenaient encore debout ont dû combattre cinquante enfants, noirs également, nus et armés de sagaies, qui ont fini par les exterminer. Les gens qui aiment ce genre de choses n'avaient jamais vu ça, ils étaient ravis. Passons.

Ensuite le Prince a offert une extraordinaire chasse où le roi a pu lui-même abattre deux taureaux d'une seule flèche. C'est du moins ce qu'on a raconté. À mon avis c'était truqué. Il avait en tout cas des milliers de nobles avec lui, à la fois cavaliers et archers, et il a bien voulu en laisser un au magistrat chargé des jeux, pour former des bestiaires. Finalement, ce maître archer, qui s'appelle Chosrô, est resté ici, je ne sais plus pour quelle raison. Il ne doit plus être très jeune à présent, s'il est encore vivant.

— J'aurais dû y penser moi-même, ajouta Quintus, mais j'étais jeune et absent d'Italie quand Tiridate est venu se faire couronner par Néron. Quant à Chosrô, je crois que c'est lui que j'ai vu tirer l'an dernier, aux jeux donnés par les édiles. Je vais demander à Narcisse ce qu'il sait là-dessus. Vous savez, c'est notre cocher, un brave homme que j'ai affranchi il y a trois mois ; il a toujours été passionné par le cirque et surtout par les chasses et les combats de l'amphithéâtre, et il connaît tout le monde dans ce milieu.

— Bien, voilà une piste pour saisir le bout d'un tentacule du poulpe. Peux-tu t'occuper, Quintus, de localiser notre Parthe ? Mais je voudrais surtout voir la tête de ce satané poulpe. »

Quintus et sa mère se regardèrent interloqués, le mot de poulpe évoquant d'abord pour eux quelques-unes des recettes favorites de leur cuisinier.

« Autre chose : Valéria et Septentrion ne doivent en aucun cas sortir de la villa. Si nous ne mettons pas très vite hors d'état de nuire l'archer

parthe, nous aviserons à les évacuer en secret, par mer, vers les villas impériales de Baïes. Ce type-là peut frapper précisément et de très loin, plus d'un stade en tout cas.

Troisième point : As-tu un programme pour après-demain, je veux dire une réunion, un rendez-vous prévu depuis longtemps, et que ces gens pourraient connaître ? »

Vésédia se leva en gémissant comme si elle soulevait une pyramide d'Égypte.

« Bon, je vais me reposer, tout cela me tue. Quintus, pense à proposer à Falco les services de ton barbier. »

Falco eut l'air surpris, comme s'il ne voyait pas du tout en quoi un barbier pourrait lui être utile.

Quintus réfléchissait.

« Le matin, j'attend les salutations de quelques clients. Mais ensuite, je dois rencontrer un des Duumvirs, Granius Pudens, qui a accepté de me recevoir. Je suppose que c'est le moment qu'ils attendent.

— Oui, répondit Falco en tentant de s'épiler la joue avec deux doigts, les clients, je n'y crois guère. Mais en ville... Il serait intéressant de savoir comment les gens qui s'intéressent à nous ont appris ce rendez-vous... Cela constitue un indice, d'ailleurs, et qui va tout à fait dans le sens....

Reprenons tout depuis le début. Les gens qui manigancent cette affaire ont un but qui ne te concerne pas ; tu es seulement un empêcheur de danser en rond ; moi, ils ne me connaissent pratiquement pas, mais ils ont fini par comprendre qui je représente, très modestement d'ailleurs. Leur but, c'est de faire chasser les Juifs – les Chrétiens figurent dans le tableau pour rendre le projet plus populaire. Pourquoi chasser les Juifs ? Parce que ceux-ci, ou l'un de ceux-ci, ou quelques-uns, les gênent dans leurs affaires. Les autres, les pauvres, paieront pour celui qui a réussi à prendre une place intéressante et gênante.

Quelles affaires ? Cela fait un moment que je me renseigne là-dessus. J'ai d'abord naturellement pensé aux bordels ; puis aux marchands d'esclaves. Dans ces charmantes spécialités, propices à communiquer avec les égouts du poulpe, je n'ai pas trouvé de Juifs qui puissent déranger nos amis qui nous veulent du bien. Je dois admettre qu'il

s'agit probablement d'une activité beaucoup plus paisible en apparence. Je crois savoir laquelle.

Quintus, interroge donc, s'il te plaît, ton cocher passionné de gladiateurs et tiens-moi au courant dès que je reviens. Il faut mettre ce Chosrô, son cheval et son arc hors d'état de nuire au plus vite.

Viens, Philôn, finalement nous allons tous les deux consulter notre fameuse sorcière Télésilla, cette digne femme chaudement recommandée par la chère Vésédia. Tu vas voir, elle va nous apprendre un grand secret. Mais où est Zéphyr ? Ce coquin, je ne l'ai pas vu depuis ce matin. »

On vit répondre à l'appel un garçon transfiguré, rayonnant, vêtu d'une tunique d'un rose lumineux et coiffé à ravir. Je dois avouer qu'au milieu de telles angoisses, cette apparition incongrue me fit éclater de rire. Lui était très fier :

« Regardez ce que m'a donné la vieille dame ! Et mes cheveux ? Je ne suis pas beau avec ça ? »

## Chapitre XIV

### Où l'on rend visite à une sorcière qui sent le soufre

Nous sommes partis tous les trois pour rencontrer Télésilla, d'abord en voiture à cheval jusqu'au dessus de l'amphithéâtre, puis à pied pour la dernière montée. Nous étions suivis par les quatre Prétoriens, toujours enveloppés de leur informe manteau. La nouvelle tenue de Zéphyr, qui trottait en tenant par les pattes un coq noir, m'égayait malgré les circonstances tragiques.

« Cette fois, c'est fichu ! Il ne passera pas inaperçu !

— Bah ! dès ce soir la belle tunique rose sera comme l'autre. Quant au coiffeur de Quintus, il risque le suicide. »

Nous montions parmi les chênes, les pins et les tombeaux, vers l'une des entrées infernales qui s'ouvrent aux environs de Pouzzoles ; un lieu plutôt terrifiant, où le visiteur au cœur ferme peut voir, entendre et sentir le monde d'en bas. Il faut commencer par grimper sur des hauteurs pulvérulentes, et, par un bois de cyprès, pénétrer dans une sorte d'amphithéâtre de falaises blanchâtres. Là, dans cette arène funèbre consacrée à Vulcain, règnent une odeur de soufre et un inquiétant silence ; dans les fourrés, quelle que soit la saison, nul oiseau chanteur ; l'herbe ne pousse point sur ce sol desséché, craquelé, brûlé à la fois par le soleil et par la fournaise souterraine. Si vous avez le courage d'avancer encore sur cette terre maudite, vous approcherez

véritablement des marais infernaux. Çà et là bouillonnent des mares de boue noirâtre, et par des fentes du rocher fusent par intermittence des jets d'une vapeur brûlante chargée de soufre.

Certains, à vrai dire, ne pénètrent dans ce lieu sinistre que pour soigner leur nez ou leur gorge ; d'autres, qu'enhardit quelque mortelle inquiétude, pour interroger sur leur propre sort les divinités d'en bas et les mânes des défunts.

Malgré le malheur de mon enfance, qui parfois, comme on l'a vu, submerge ma conscience, je ne partage point les peurs superstitieuses : l'enseignement d'Épicure, qu'il m'arrive de visiter, et de Lucrèce, m'en protège définitivement ; quant aux sorciers, mages, devins de carrefours et astrologues, je les crois d'habiles escrocs. J'allais sans illusions à la rencontre de Télésilla, plutôt pour faire plaisir à Dame Vésédia que par espoir d'y apprendre quelque chose d'utile. Mais Falco, lui, semblait paradoxalement croire à l'utilité de cette visite, voire à son urgence.

« Mais si, mais si, cela peut être utile. Réfléchis. Si tu voulais répandre très vite une rumeur, comme celle qui accuse ici Juifs et Chrétiens, comment t'y prendrais-tu ? Les auberges, oui ; les bains, sans doute ; mais pour commencer ? Pour lancer la fausse nouvelle avec assez de force... »

Je n'eus pas le temps de réfléchir : nous arrivions au charmant domaine de Télésilla ; une cabane de planches et de voiles déchirées au fond d'un petit bois de tamaris et de cyprès funèbres, au pied de la falaise blanchâtre, jaunâtre, verdâtre, d'où s'échappaient des fumerolles inquiétantes. Il fallut attendre que la consultation en cours soit terminée. Ensuite nous nous sommes approchés timidement. La sorcière avait l'allure requise par sa fonction ; assise sur un vieux banc, elle ne daigna pas tourner la tête pour nous recevoir.

— Que voulez-vous ? Je n'ai pas de temps pour des balivernes aujourd'hui.

Falco prit un air à la fois terrifié et plein d'espoir, et s'adressa à elle d'une voix tremblante.

—Télésilla, tu es respectée dans cette cité. J'y suis installé depuis l'an dernier comme comptable. Un grand malheur m'amène ici : mon petit garçon a été massacré par une bande de tueurs en allant à l'école. Je

voudrais communiquer avec lui pour savoir qui sont ces tueurs et me venger ou les faire punir. Saurais-tu m'aider ?

— Il me faut le coq noir et une pièce d'argent. »

Avec déférence Falco lui donna coq et denier. Télésilla se leva avec des craquements d'os, prit un bâton avec lequel elle traça un cercle, posa le coq aux pattes attachées au centre du cercle et prononça de longues suites de paroles incompréhensibles et sonores, puis elle coupa le cou de la bête et s'aspergea les mains de son sang.

Elle marcha lentement vers une fumerolle et présenta ses mains ensanglantées. Penchée, une main sur l'oreille, elle écoutait les sifflements et les chuintements de la vapeur soufrée.

« Ton fils m'a entendue. Il m'a répondu ! Il réclame justice pour parvenir au royaume des morts. Il dit : Chrétiens ! Juifs ! Juifs !

— Ah ! tu as bien entendu mon fils ! C'est extraordinaire ! »

Il se tut un moment, comme ému de cette rencontre avec l'autre monde et son cher enfant disparu. Puis il saisit sans douceur le poignet maigre et osseux de la vieille femme, et changeant brutalement de ton :

« Et maintenant, dis-moi, qui t'as payée pour répondre cela ?

— Folie ! On ne peut faire mentir les morts qui savent tout et sont là, tout près, au bord du fleuve de feu...

— Qui t'as payée, vieille carne ? Vois-tu ces quatre hommes ? Ce sont des Prétoriens, les gardes de César. Si tu ne me dis pas le nom que je te demande, ils t'emmèneront à Misène et tu finiras très mal. Vraiment très mal. »

Elle hésitait encore ; il fit signe à un garde d'approcher ; Falco découvrit la cuirasse ornée d'un scorpion, l'insigne des Prétoriens.

— Titus Granius, le marchand de terre blanche, souffla-t-elle.

— Ah ! très bien, c'est justement le nom auquel je m'attendais. La déesse Fortune fait si bien les choses, surtout quand on l'aide un peu ! Tu es une bonne grand-mère. Maintenant, méfie-toi ; si certains apprennent que tu as parlé, tu regretteras mes Prétoriens. »

Je demandai, en repartant, ce que c'était que cette histoire de terre blanche.

« Depuis le début de cette histoire, j'ai fait vérifier, par deux espions que tu n'auras pas l'honneur de rencontrer, quels étaient les Juifs qui pouvaient gêner quelqu'un dans cette ville si populeuse, si active. La plupart sont esclaves, arrivés de leur fichu pays après la destruction de

leur capitale ; ou bien des pauvres, des affranchis, mais quelques uns sont établis depuis longtemps et ont pu faire fortune dans le commerce avec l'Orient. On n'a rien trouvé de très intéressant du côté des bordels et du marché d'esclaves, où je pensais que se situait la clef du problème. Du temps perdu, là encore.

Le cas finalement le plus clair, c'est celui de Claudius Acibas, un affranchi juif qui a commencé par faire fortune avec le commerce de la pourpre ; puis il a créé un atelier ici. Celle qu'il y fabrique est désormais supérieure à celle de Tyr ; il s'occupe aussi de l'extraction du soufre et de la terre de Pouzzoles, si utile pour bétonner sous l'eau les jetées des ports, les citernes ; elle sert aussi pour les remparts, les voûtes des thermes ; cet homme industriel s'intéresse également à la terre blanche qu'on mêle à la farine, la plus précieuse. Je me demande s'il se repose le septième jour, mais c'est son problème.

Or figure-toi que ce Titus Granius, qui fut si généreux avec notre sorcière, a lui aussi des affaires variées, certaines sans doute assez louches et peu honorables : il possède une taverne au dessus du port et fait travailler dix ou douze esclaves des deux sexes dans les bordels que nous connaissons ; Xénophane lui a d'ailleurs égorgé une fille, il ne s'est guère plaint. Il s'occupe du recrutement de gladiateurs pour les fêtes locales ; mais il est aussi, ou surtout, actif dans les mines, la terre blanche, le soufre et le reste. Il voulait racheter récemment une carrière que le Juif lui a soufflée. Comprends-tu son projet ? Il aimerait bien profiter de l'expulsion des Juifs pour reprendre les affaires du concurrent, et de quelques autres. C'est bien normal. Il faut que tu saches autre chose : Titus Granius Pulcher est le frère du Duumvir que doit rencontrer Quintus.

— Autrement dit, tu connais la tête du poulpe. C'est comme un monstre dans le corps même des institutions de la cité. Un monstre qui n'a pas hésité à faire massacrer des enfants et des innocents pour récupérer les crimes d'un fou à son profit, semer la terreur et provoquer de graves émeutes...

— Oui. Je me doutais depuis le début que certaines autorités étaient complices. Je sais maintenant à peu près tout, mais beaucoup reste à faire. Il faut s'occuper de l'artiste à l'arc, puis organiser à notre façon l'assassinat de Quintus.

— Penses-tu pouvoir véritablement couper la tête du poulpe ?

— Oui, c'est l'avantage d'être au service d'un Prince qui entend exercer un pouvoir absolu. Certains parleront de tyrannie ; pour le moment, ce n'est pas non plus mon problème. Tu écriras un jour sur Domitien un livre d'histoire que personne ne lira. Tu y diras peut-être que ce fut un tyran, mais que l'Empire était bien administré. Moi, pour le moment, je fais modestement mon travail, et ces bandits finiront aux lions ou par le glaive. »

Je me suis tu jusqu'à la villa, inquiet et songeur. Du reste, la tunique de Zéphyr n'était plus vraiment rose.

## Chapitre XV

### Cette fois, le poulpe est dans la nasse

**J**e n'ai pas assisté à l'arrestation de Chosrô. Le cocher Narcisse avait découvert aisément son domicile, qui se trouvait hors de la ville, sur les hauteurs près de la route de Capoue ; pour entretenir sa spécialité, qui lui permettait de gagner sa vie aux chasses de l'amphithéâtre, le Parthe avait besoin d'un terrain pour faire courir ses chevaux.

Pendant que la famille de Quintus prenait le repas du soir et que je récitais à la demande les *Bucoliques* de Virgile, Falco s'occupait avec ses Prétoriens de cerner sa petite maison ; une fois la nuit tombée, il frappa un cheval pour le faire hennir ; l'autre sortit l'arc à la main, mais dut lâcher son arme, trois javelots sortis de l'ombre commençant à lui piquer le ventre. Sans cheval, sans son arc infailible, sans cotte de maille, Chosrô devenait un homme comme les autres. Falco me fit remarquer, au retour :

« Il aurait dû avoir un chien. »

Il tenait à le prendre secrètement, pour ne pas alerter ses puissants patrons, et aussi à le prendre vivant pour plusieurs raisons, et d'abord parce que le personnage intéresserait Éarinus et son maître, César, si passionné d'archerie.

Le plus difficile à tous égards nous attendait. Quintus devait prendre le risque de l'attentat. Quelques fussent les dispositions prises par

Falco, l'affaire serait évidemment dangereuse.

Le lendemain il se mit à pleuvoir dès le matin. Les clients venus saluer Quintus arrivaient en courant, trempés jusqu'aux os ; ils s'en remettaient aux serviteurs qui les bouchonnaient et étendaient leurs manteaux à sécher. Les conditions d'un attentat, déjà improbable sur ce terrain, n'étaient à l'évidence pas réunies. Notre préparation pour la suite fut méticuleuse.

J'ai enfilé sur ma tunique une mince cuirasse, puis l'on m'a drapé dans une belle toge – vêtement dont je n'avais guère l'habitude. C'est dire si j'étais souple et naturel. Quintus ajusta à sa poitrine une de ses anciennes cuirasses, plutôt encombrante ; mais il portait si naturellement sa grande toge qu'il paraissait seulement encore plus fort qu'à l'ordinaire. Falco enfila sur sa première tunique une sorte de veste de feutre et par dessus une cotte de maille, une deuxième tunique dissimulant le tout. Il avait l'air d'avoir grossi d'un tiers, mais il était fier de sa cuirasse tout à fait invisible, et surtout de ses joues lisses et de ses boucles noires heureusement disposées : finalement, les conseils de Vésédia avaient du bon. Zéphyr devait rester à portée de son maître et communiquer avec lui par tout un système de signes.

Nous sommes arrivés séparément au moment où la pluie s'arrêtait. Ce fut une chance. La place devant le temple de Sarapis et le bâtiment du sénat de Pouzzoles était vide ; de grandes flaques brillaient sous le soleil revenu, mais les gens avaient fui l'ondée. Le petit groupe qui se serrait entre deux colonnes en guettant l'équipage de Quintus n'avait dans ces circonstances rien de discret ni de naturel. Il se précipita néanmoins à sa rencontre en hurlant des insultes. Curieusement, je n'avais pas peur, sans doute à cause du courage calme de Quintus et de Falco, qui se rendaient là comme à quelque obligation ennuyeuse.

Quintus accentue sa boiterie comme pour tenter un assassin hésitant. Il aperçoit Titus Granius Pulcher qui, caché derrière une colonne un peu plus loin, surveillait ses hommes.

— Viens ici m'expliquer ce que tu me reproches, cher Granius, lui crie-t-il d'une voix ferme.

Le groupe le huait et nous entourait d'un air menaçant. Un homme surgit, le poignard au poing, m'écarte violemment du bras gauche et frappe Quintus à la poitrine. L'arme glisse sur la cuirasse et déchire la belle toge. Quintus en profite pour le saisir fermement au poignet :

— Il faudra me payer une toge neuve, mon ami.

Un autre se précipite pour le frapper dans le dos, mais cette fois c'est Falco qui intervient à sa façon : un croche-pied rapide envoie l'homme sur les dalles mouillées. Les autres truands s'écartent, prêts à se jeter tous ensemble pour nous faire un sort.

Mais la situation change brusquement : les quatre Prétoriens qui attendaient à quelques pas se débarrassent de leur manteau civil et saisissent les deux tueurs. Puis Falco fait un geste bizarre de la main – en fait un signal pour Zéphyr ; très vite, alors que Granius Pulcher tente de s'éloigner sur la pointe des pieds et que ses hommes entreprennent de se disperser en hâte, on entend le pas lourd et le cliquetis que je commence à connaître. À chaque issue de la place apparaissent dix Prétoriens, le glaive à la main.

Quintus entre dans la curie et en ressort presque aussitôt en traînant le frère présentable, Granius Pudens, le haut magistrat de la cité, et en lui tordant le bras le fait mettre à genoux. Falco, tout heureux de ses belles boucles qu'il lisse avec application, conclut :

— « Ils sont tombés dans leur propre piège. Maintenant, nous tenons la tête du poulpe de Pouzzoles. Ce n'est pas à moi de la couper, mais j'aurai plaisir à la savoir dans la friture. »

## Chapitre XVI

### De beaux spectacles à l'amphithéâtre

L'histoire du poulpe de Pouzzoles touche ainsi à sa fin. Mais comme le lecteur se demande peut-être ce que sont devenus tel ou tel personnage, je dois lui fournir quelques informations ; du reste, comme vous le dirait mon marin bavard, quand on a commencé à raconter des histoires, il est difficile de s'arrêter.

Le lendemain de notre victoire, Falco a disparu comme un voleur dès le matin, et Zéphyr par le même coup de vent ; il a rejoint l'empereur qui quittait Baïes, satisfait de voir l'ordre revenu dans le grand port de Campanie et la loi vengée. Il avait tenu, avant son départ, à rencontrer Chosrô, le merveilleux archer qui pouvait rivaliser avec lui, et qui l'avait débarrassé d'Asiaticus.

Ce jour aurait dû être un jour de joie. Mais souvent les fileuses commencent à l'aurore un fil blanc qui noircit quand vient le soir. À l'heure du dîner, Vésédia ne nous rejoignit pas ; elle semblait depuis le matin perdre un peu la tête, car elle avait réclamé qu'on appelle Xénophane. Pour ne pas la contrarier, Phôtis avait eu la présence d'esprit de lui raconter qu'il était en voyage.

La vieille dame me fit demander plus tard, et, dans l'obscurité de la nuit tombée, me pria, d'une voix faible, de lui réciter le début du Sixième chant de l'Énéide. Le héros cueille le mystérieux rameau d'or qui l'autorise à fouler le chemin conduisant au Royaume des Morts.

De tels chemins, à vrai dire, s'ouvrent par milliers toujours et partout. Mais celui d'Énée s'ouvre aux bords du lac Avernus, à deux pas de la demeure de Quintus, des berges lumineuses du Lucrin et des villas de Baïes où les fêtes ne finissent qu'avec la nuit.

« Ils allaient, obscurs, à travers la nuit solitaire, parmi les ombres... »

Pendant que je disais les vers doucement, elle me prit la main, et j'ai senti soudain ses doigts se serrer. Les mots du poète se nouaient dans ma gorge. J'ai cherché son pouls.

Je suis retourné à la salle à manger où Quintus devisait avec un ami. Septentrion et Valéria jouaient au pied de son lit de repas. J'ai fait un signe à Phôtis pour lui annoncer la nouvelle. C'est elle qui est allée parler à son patron. Il y eut un grand silence ; même ceux qui ne savaient pas ce qui s'était dit ont compris, et au bout d'un moment, les larmes, et peu de mots.

En un sens, elle fut la dernière victime du poulpe monstrueux qu'elle avait contribué à vaincre, à sa façon.

Le préfet de la Flotte est venu rendre visite à Quintus pour les obsèques ; il voulait aussi le remercier de l'aide qu'il avait donnée à Falco. Nous avons appris que Xénophane avait été inquiété à Rome par le passé, pour divers adultères et viols, et soupçonné là-bas de crimes plus graves encore ; et en cherchant bien, on découvrit que ses meurtres à Pouzzoles étaient plus nombreux qu'on ne l'imaginait. Seulement, ils n'avaient intéressé personne. En fait, c'est le complot des Granii qui les avait mis en lumière.

Nous n'avons pas revu Éarinus à ce moment-là, car son maître l'avait emmené à Antium puis à Albe, avant les triomphes de Rome. Il faut que je dise un mot de ces fêtes. De spectacles magnifiques furent d'abord offerts par le Prince dans le grand amphithéâtre de Pouzzoles. J'avais renoncé à y assister, et j'ai passé ces deux journées à la villa, en compagnie de Phôtis, de Valéria et de Septentrion. Quintus ne put s'en dispenser, mais à son retour ne m'en dit pas un mot, ni à personne. J'ai su les détails par le cocher Narcisse, tout excité de ce qu'il avait vu, et d'avoir été si proche de ces grands crimes qu'on punissait.

On avait pu voir le premier jour les gladiateurs de Titus Granus forcés de se battre l'un contre l'autre à mort, jusqu'au dernier. Celui-ci dut rejoindre les autres hommes de main, attachés à des poteaux. Ils furent dévorés par des molosses affamés. Le lendemain furent

présentées les victimes les plus intéressantes. Xénophane, le médecin maudit, fut livré à trois femmes gladiatrices costumées en Amazones qui le chassèrent à l'épieu comme un sanglier et le mirent en pièces avec leurs couteaux de chasse.

L'exécution de Granius Pulcher lui-même fut originale et spectaculaire. Il eut l'honneur de servir de cible à Chosrô, qui tirait sur son ancien commanditaire depuis son cheval, au galop, et même à la fin les yeux bandés, en évitant le plus longtemps possible les coups mortels. Ce spectacle enthousiasma le public, et le grand archer fut libéré ; on disait que l'Empereur le voulait en sa villa d'Albe. Peu après, le bruit courut au contraire que l'Empereur voulait l'empoisonner – mesure de prudence de la part de Falco, ou bien geste de jalousie de la part de Domitien ? Si Falco avait vraiment voulu se débarrasser de Chosrô, le bruit n'en aurait pas couru auparavant. Par la suite, en tout cas, le Parthe disparut bel et bien, avec l'un de ses chevaux.

Quant à l'autre frère, Granius Pudens, l'ex-Duumvir, il fut condamné à la relégation dans une île des Marseillais, une île affreuse et sauvage, la plus orientale des Stœchades ; il y est très vite devenu fou, et on le voit, paraît-il, courir tout nu sur les plages.

## Chapitre XVII

### Le Festin Noir

L'Empereur fêtait ses grands triomphes à Rome. Quintus Valérius, qui ne fréquentait guère la Ville, reçut une invitation pour un grand dîner offert par César au Palatin, en l'honneur des héros des guerres de Germanie et du Danube. Cette invitation était due, probablement, à l'intervention d'Éarinus, car notre patron, qui s'efforçait de mener une vie discrète sans tomber dans la paresse, ne comptait pas parmi les chevaliers les plus en vue. Les autres invités étaient des gens importants, des chevaliers et surtout des sénateurs, pas toujours dans les petits papiers du Prince. J'accompagnai Quintus à Rome, où nous étions logés chez son frère Publius Valérius.

En chemin, dans la voiture qui nous conduisait à la Ville, nous avons longuement parlé de sa mère, quelqu'un qu'on pouvait pleurer en riant. Il me révéla que Septentrion rêvait de devenir médecin, comme pour effacer l'image de l'affreux Xénophane qui avait souillé son art ; et il espérait que je pourrais l'y aider. Je lui promis, bien sûr, de faire mon possible.

Quintus m'a proposé de l'accompagner. Le soir venu, nous nous sommes rendus au Palatin.

Domitien venait de commencer à y construire cette énorme demeure qui fait, de sa résidence sur la colline de Rome, la plus grande, la plus impressionnante et la plus luxueuse maison du monde, la vraie tête de

l'Empire. Mais à cette époque, quand il séjournait à Rome, il logeait encore dans la demeure de Tibère.

Nous sommes arrivés en litière, Quintus et moi, accompagnés par un esclave de son frère. Dès le vestibule régnait une curieuse atmosphère. Des Prétoriens fouillaient tous les invités quel que soit leur rang. Parmi les esclaves qui s'occupaient des affaires des invités circulait un curieux bonhomme que je n'eus guère de peine à identifier, avec sa tenue négligée et ses cheveux hirsutes... Il avait l'air de connaître tous les serviteurs et avait un mot pour chacun. Il nous fit un clin d'œil en passant. Puis on fit entrer les invités, dont je n'étais pas, et je suis retourné à la demeure de Publius Valérius pour attendre le retour de mon patron.

Quelques heures plus tard, on vint me prévenir que l'esclave chargé d'accompagner le retour de Quintus, et qui attendait debout dans le vestibule, avait été renvoyé, comme tous les autres, sans explication ; mais, selon son récit, comme il allait partir, un drôle de bonhomme l'avait pris à part et lui avait dit à voix basse : « Tu diras à Philôn de ne pas s'inquiéter. »

Je ne pouvais plus dormir. Avec son frère Publius, nous avons attendu Quintus jusqu'au petit matin. Il arriva enfin, dans une litière du Prince. Il avait l'air de quelqu'un qui revient de l'Autre Monde, et en un sens c'était bien le cas. Il nous raconta le plus étrange des soupers.

Les invités étaient entrés dans une salle obscure, totalement noire du sol au plafond. Les lits de repas, sans matelas ni coussins, étaient couverts d'un drap noir. Devant chaque convive était dressée une stèle d'argent portant son nom ; une petite lampe y brûlait, comme dans les sépulcres. Ensuite étaient entrés, pareils à des fantômes, de jeunes garçons très beaux, nus et enduits de noir, qui tournèrent autour d'eux en une danse effrayante, puis vinrent s'immobiliser à leurs pieds. Tout se déroula comme lors des sacrifices aux morts ou aux divinités infernales ; des mets noirs étaient servis dans de la vaisselle noire. Tout le monde gardait le silence. Éarinus, drapé dans une longue cape noire brochée d'argent, servait à boire à son maître. L'empereur parla longuement des morts dans les combats aux frontières.

Enfin, le dîner fini, les convives purent rentrer chez eux, mais dans les chars et les litières du Prince. Beaucoup de sénateurs avaient cru

leur dernière heure arrivée, ce qui faisait sourire Quintus.

À ce moment de son récit, le portier de Publius, inquiet, interrompt Quintus pour annoncer un messager de l'Empereur. Il ne venait pas ordonner qu'on s'ouvre les veines ; il apportait la stèle d'argent et la vaisselle utilisée pour le banquet noir. Un autre arriva bientôt, conduisant un bel adolescent : c'était cette fois le génie funèbre de la nuit, mais débarbouillé et élégamment vêtu. Stèle, vaisselle précieuse, esclave de prix : le Prince en faisait cadeau à ses invités.

Nous étions plongés dans un émerveillement teinté d'angoisse. Certes, une mode répandue veut qu'on représente un squelette sur les murs de la salle à manger ; tel nouveau riche agite au banquet un squelette d'argent ; mais la macabre plaisanterie soi-disant philosophique prend un autre goût quand c'est le maître du monde qui vous rappelle qu'en fin de compte, c'est toujours la mort qui gagne, et qu'éventuellement, c'est lui qui la donne.

Quintus préféra céder le bel esclave à son frère. Nous avons quitté la Ville sans regrets. Une vie normale m'attendait à Pouzzoles, où Quintus désirait pérenniser son école née dans un moment de terreur. Je ne pouvais pas savoir que d'autres terribles aventures croiseraient ma destinée. Ce jour-là, j'avais hâte, on le comprendra, de retrouver ma délicieuse Phôtis, de réciter Homère aux jeunes de mon pays, et d'aller guetter, depuis les rochers du bord, la danse multicolore des girelles.

## Postface

Cette fiction policière fantaisiste réunit certains personnages imaginaires, et de nombreux autres qui sont historiques, de même que les réalités qui les entourent, quelque peu adoucies, et sans entrer dans le détail archéologique.

La géographie du roman « reflète » la réalité de la Campanie à la fin du I<sup>er</sup> siècle. La topographie antique de la ville de Pouzzoles est encore mal connue, mais elle a progressé depuis quelques décennies grâce à la photographie aérienne et à l'archéologie sous-marine : une partie du port et des quartiers qui l'entouraient sont sous le niveau de la mer à cause du bradysisme. On trouvera de belles aquarelles représentant le port et la ville de Pouzzoles dans l'ouvrage de J.-C. Golvin et M. Reddé, *Voyages sur la Méditerranée romaine*, Arles, 2016.

L'évocation de la Solfatare est en partie empruntée au *Satyricon*. Quelle est la situation précise de la villa de Quintus ? Personne ne peut en discuter, car la plus grande partie du lac Lucrin et de ses rives du côté de Pouzzoles a été couverte par une montagne, un petit volcan apparu là un beau jour de 1538 et qu'on appelle le *Monte Nuovo*. La villa de Quintus est donc dessous... Qu'on me prouve qu'elle n'existe pas !

La date de l'action est 89-90 ap. J.-C. mais le détail de la chronologie n'a pas été mon souci principal.

Plusieurs noms propres, des détails sur la vie économique et sociale, sur le rôle des minorités et sur les cultes ont été empruntés à *Pouzzoles antique*, de Charles Dubois (1907) et à d'autres études beaucoup plus

récentes. L'essentiel de la documentation littéraire est tiré de Suétone, Tacite, Dion Cassius, Pétrone, Sénèque, Quintilien, Martial, Stace, Pline le Jeune, Flavius Josèphe et Juvénal.

L'évocation de l'éruption de 79 est imitée des deux fameuses lettres de Pline le Jeune à Tacite. La légende du poulpe de Pouzzoles vient d'Élien (*Personnalité des animaux*, XIII, 6) ; la vie d'Asiaticus (avant sa reconversion en Éros qui est fictionnelle) est racontée par Suétone (*Vie de Vitellius*, XII). J'ai pris cette fois une liberté avec l'histoire car, d'après Tacite (*Histoires*, IV, 11), il a été crucifié après la mort de Vitellius. Le « dîner noir » est décrit avec précision par Dion Cassius (LXVII, 9). Même un détail comme le petit courrier que Falco voudrait garnir d'ailes est emprunté à la vie du fils adoptif d'Hadrien (*Histoire Auguste, Vie d'Aelius*).

Les propos de Quintus sur la véritable nature de la paix romaine sont inspirés d'un célèbre passage de Tacite (*Vie d'Agricola*, 30).

J'ai tâché de donner la vision des Juifs et des Chrétiens que pouvaient avoir certains Romains de l'époque, parmi les mieux informés : il suffit de lire Suétone, Tacite et Pline le Jeune pour comprendre à quel point la religion juive et surtout la religion chrétienne naissante étaient mal connues, mal comprises et mal considérées. Le passage de saint Paul à Pouzzoles et la rencontre d'une petite communauté chrétienne sont attestés (*Actes des Apôtres*, 28, 13-14).

Flavius Josèphe dénonçait déjà l'absurdité des accusations calomnieuses contre les Juifs, inventées par les Grecs d'Alexandrie et fondatrices d'une inépuisable tradition antisémite : l'adoration d'une tête d'âne et surtout les meurtres rituels (*Contre Apion*, II, 89-109), qui resteront au programme des antisémites jusqu'au XX<sup>e</sup> s. ; j'ai découvert après la rédaction du texte l'affaire Beilis (à Kiev, en 1911), une affaire d'enfant assassiné et de prétendu « meurtre rituel » par les Juifs<sup>1</sup>.

Ce qui peut surprendre et choquer un lecteur contemporain, c'est bien sûr la pratique de l'esclavage, où se côtoient les relations affectueuses ou amoureuses et la dureté la plus insupportable, les marchés d'êtres humains (Cf. Stace, *Silves*, II, 1, 73 sq. ; Martial, *passim*). On est également saisi par la cruauté des spectacles et des châtiments, et par la conception de la « sexualité ».

L'ambiance des lupanars est directement déduite des graffiti et des peintures de Pompéi, de la littérature ancienne et des ouvrages des spécialistes contemporains. Le décret sur la prostitution infantile est historique (cf. Martial, IX, 6 ; 8). On n'en connaît pas le détail, mais il s'agit d'épargner les *infantes* : j'ai pensé que la limite à l'âge de sept ans était la plus vraisemblable.

Le jeune castrat, Éarinus, le plus étrange personnage de notre roman, appartient à l'Histoire : il apparaît chez Dion Cassius (LXVII, 2), Martial (IX, 11, 12, 13, 16, 17, 36) et surtout chez Stace (*Silves*, III, 4) et je n'ai fait qu'élaborer son personnage, trop peu étudié. Il succède étrangement à Sporus, le favori de Néron que se sont disputé ses successeurs ; comme si ces jeunes castrats étaient devenus des mascottes du pouvoir impérial.

Le nom de Septentrion est emprunté à une fameuse épitaphe d'Antibes (CIL XII, 188 ; IIe s. ap. J.-C.). La passion des riches Romains pour les *pueri delicati* est attestée par d'innombrables textes (citons entre autres Pétrone, Sénèque, Martial, Stace, Juvénal) et des documents épigraphiques. La complexité des sentiments que ces relations impliquaient parfois m'a paru mériter d'être esquissée. Ainsi le couple du militaire et de son jeune favori est inspiré de A. Pudens et d'Encolpos, chantés par Martial (I, 31 ; 48) ; voir également l'émouvante *consolatio* pour la mort de Glaucias, chéri d'Atédios Mélior et mort à douze ans (Stace, *Silves*, II, 1), ou celle pour la mort de Philéto chéri de Flavius Ursus (*Silves*, II, 6). Les *deliciae*, les *pueri delicati*, les « enfants gazouilleurs » (*psithuroi*) doivent sans doute être distingués, mais jusqu'à quel point ? Ils posent d'une façon générale des problèmes qui exigeraient des études fouillées d'histoire, d'histoire de l'art, d'épigraphie et d'histoire littéraire.

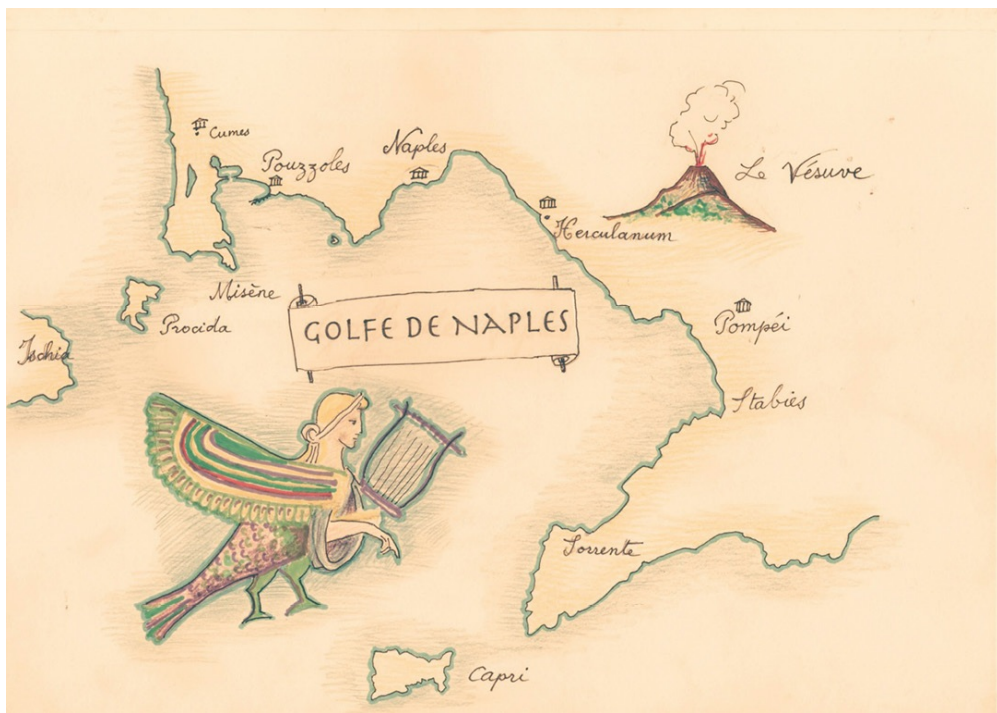
Le personnage de Domitien, moins bien connu que Tibère, Caligula, Néron ou Hadrien, est également troublant : il a régné quinze ans, adulé par les écrivains de cour, détesté par le camp sénatorial, tyran paranoïaque et cruel paradoxalement entouré de bons gestionnaires, cupide mais grand bâtisseur, bien vu des militaires, féroce d'archerie et d'« art nouveau », aimant la Grèce et l'Orient, amoureux de son épouse malgré tout, de sa nièce Julia trop tôt disparue, et de son Éarinus... La mémoire du « Néron chauve » a été effacée dès le lendemain de son assassinat et les écrivains ont chanté ses successeurs

en insultant son règne : certains devraient figurer dans le *Dictionnaire des Girouettes*.

L'intérêt du roman historique est dans la pratique consciente de l'anachronisme (on espère que les principaux sont volontaires...) et de l'*arte allusiva*. Sur ce point, je pense qu'il ne faut point trop en dire pour préserver la réflexion personnelle et l'éventuel amusement du lecteur, qui peut, s'il a quelque loisir, chercher des clefs ici ou là, des allusions entre deux phrases. J'espère qu'il ne les élucidera pas toutes.

---

1. Edmund Levin, *Un enfant de sang chrétien*, Belfond, 2016.



Achevé de numériser  
le 21 juin 2018 par la société d'Édition Les Belles Lettres,  
ce volume est le septième des Exclusivités Vie des Classiques.